

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Va-t-on à la guerre dans l'océan Pacifique ?  
« Le Troupeau galeux »  
En relisant Fernand Neuray  
En quelques lignes...  
Ami du Peuple  
« Taille de l'homme »  
« Vieilles races et temps nouveaux »  
L'Italie en Afrique

Maurice PERCHERON  
Omer ENGLEBERT  
Fernand DESONAY  
\* \* \*  
Maurice DULLAERT  
C.-F. RAMUZ  
Baron SNOY d'OPPUERS  
E.-N. DZELEPY

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Histoire de la philosophie médiévale », Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Nous prenons connaissance, ce jeudi soir, trop tard pour les commenter longuement cette semaine, des discours prononcés à la Chambre par MM. Theunis, Vandervelde et Janson. Nous applaudissons à la création d'un *Comité national du travail* réalisant l'union nationale en face du danger mortel qui menace la Belgique : le chômage. Huit millions d'êtres humains peuvent-ils continuer à vivre sur notre territoire exigu : voilà le problème. On se rendra très vite compte que de sa solution dépend l'existence même du pays. Que toutes les bonnes volontés s'unissent donc pour faire comprendre à ceux qui ont intérêt à ce que la Belgique vive et reste indépendante et forte, qu'ils doivent nous aider à vivre de notre travail...

La place nous étant très mesurée aujourd'hui, bornons-nous à quelques considérations à propos de la singulière « déclaration de principes » de quelques jeunes (?) appartenant à nos trois grands partis politiques. Non pas qu'il faille la prendre très au sérieux, loin de là. Et ce ne seront pas les signatures « catholiques » qui la suivent qui lui vaudront grand crédit chez nous. Mais les problèmes soulevés sont ceux-là mêmes qui préoccupent tout le monde en ces temps difficiles et troubles.

Donc, nos jeunes déclarent :

1<sup>o</sup> Nous dénonçons la collusion entre la politique et la finance. Nous ne voulons pas d'un gouvernement inféodé aux puissances d'argent.

Nous ne tolérons pas leurs interventions dans le domaine politique ;  
2<sup>o</sup> Nous ne voulons pas d'une politique qui aggrave la crise par la réduction du pouvoir d'achat des masses.

Voilà pour les principes. C'est vague à souhait, aucun terme n'est défini, mais cela sonne très « peuple ». Les mots *électoratisme* et *démagogie* viennent sous la plume... Ajoutons que le 2<sup>o</sup> n'a pas de sens s'il ne signifie : il faut dévaluer le franc.

Les moyens :

Le Pays exige un gouvernement d'hommes nouveaux, libres de toutes attaches financières ; un gouvernement qui affirme sa volonté de réaliser un programme hardi, dont les éléments essentiels peuvent être résumés comme suit :

Avant de continuer à citer, commentons. Le Pays exigerait donc des hommes nouveaux. Non. M. Jacques Crokaert, qui signe en tête des sept « jeunes » catholiques, s'exprime mal. Il a voulu dire : Le Pays demande que M. Paul Crokaert, mon père, prenne le pouvoir et que je sois, moi, Jacques Crokaert, son premier lieutenant. Seulement, et pourquoi ne pas le lui dire, ici, le plus gentiment du monde, puisqu'il persiste à s'agiter et à comploter : si M. Jacques Crokaert est étonnamment erudit, il manque, non moins étonnamment, du plus élémentaire bon sens. Ceux qui le connaissent sont unanimes à ce sujet. Et on regrette vivement que « les amis » qui vous livrent leurs convictions tout bas n'aient pas plus souvent le courage de les dire tout haut. Ce faisant, ils rendraient service à la cause que M. Jacques Crokaert compromet et à M. Paul Crokaert lui-même, que son fils a plus d'une fois bien mal conseillé...

\* \* \*

Nos jeunes sont d'un étatisme effarant. Il est vrai que les malheurs des temps nous y plongent en plein dans l'État-Providence. Donc, l'État doit contrôler les banques, favoriser le crédit, pro-

téger l'épargne, contrôler les trusts et les monopoles privés, etc., etc. Rien de bien neuf d'ailleurs dans les points concrets énumérés, et il faut reconnaître que le gouvernement actuel travaille bien et vite en ces matières.

Mais que dire de cette perle :

5<sup>o</sup> Le gouvernement doit assurer la rémunération équitable du travail de façon à réaliser la pleine satisfaction de tous les besoins.

Il ne s'agit donc plus de minimum de salaire et de maximum d'heures de travail, vieux bobards que tout cela. L'État de l'avenir doit assurer la *pleine* satisfaction de tous les besoins ! Ah ! quand les « jeunes » s'y mettent !

Passons :

6<sup>o</sup> Nous voulons poursuivre une action contre la guerre, notamment par :

- Le soutien des organismes de propagande pour la paix ;
- L'appel aux jeunes de tous les partis et de tous les pays ;
- L'organisation internationale de la paix ;
- La nationalisation de l'industrie des armements.

Propagande pour la paix ! Où donc ? En Belgique ? Ce serait de l'argent jeté...

Appel aux jeunes de tous les partis et de tous les pays ! Aux jeunes Allemands, sans doute ? Allez-y, chers amis, envoyez leur une « déclaration de principes » claire et nette. Dites-leur que la guerre est un crime, qu'elle a été mise hors la loi. Que le monde veut la paix. Que jamais vous n'attaquerez personne... Nul doute que la jeunesse hitlérienne ne soit sensible à votre appel.

Et voici la fin :

7<sup>o</sup> Nous nous déclarons partisans d'une trêve scolaire loyalement observée, en vue de permettre la solution préalable des graves problèmes évoqués dans la présente déclaration.

Bravo pour les douze « jeunes » socialistes et jeunes « libéraux » qui ont osé signer cela !

\* \* \*

Au fond, la « déclaration » est d'une banalité totale. « Les idées sont en marche », écrit le *Peuple*, qui parle d'une déclaration « pour une politique sociale nouvelle ». On a beau lire et relire, où donc est la nouveauté ? Le gouvernement actuel s'occupe de toutes les questions que la déclaration inscrit au programme du gouvernement de demain. Des hommes nouveaux libres de toutes attaches financières ? Nous voulons bien. Mais ce n'est pas parce que « libres de toutes attaches financières » que des hommes nouveaux réussiront si le gouvernement actuel devait ne pas réussir. Ce sera parce qu'ils gouverneront fortement avec des idées claires, énergiquement voulues et qu'ils sauront parler au pays. C'est cela surtout que nous regrettons en ce moment. L'Autorité est trop discrète. Elle ne sait pas créer l'atmosphère favorable. Elle se révèle incapable de susciter, ne disons pas une mystique, mais un dynamisme qui aiderait puissamment à tenir le coup. Le mystique rouge en Russie, le mystique nazi en Allemagne, le mystique fasciste en Italie, puissants moyens de gouvernement qui permettent de demander de lourds sacrifices. Chez nous aucun dynamisme.

\* \* \*

(Voir suite page 24)

\*\*

# Va-t-on à la guerre dans l'océan Pacifique?

Autour du Pacifique sept grandes nations sont intéressées; les unes dans une situation statique, telles que la France, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas; d'autres, comme les États-Unis et l'Allemagne, sont poussées par leurs forces d'expansion économique et intellectuelle; d'autres enfin, l'U. R. S. S. et le Nippon, joignent à leur dynamisme économique une activité politique qui se nourrit de tous les espoirs. Six sur sept ont un intérêt majeur à la reconstruction de la Chine. Cinq d'entre elles doivent s'opposer à ce que celle-ci devienne la proie d'un conquérant.

La huitième nation est la Chine État dont la dissolution aiguise bien des appétits, au point que la Tragédie du Pacifique n'est autre que la Tragédie chinoise.

Si les nations d'Occident ne se sont pas imposées en Asie par le principe des nationalités, par la solidarité internationale, non plus que par la morale et la philosophie, elles ont cependant assuré leur prestige par leur dynamisme, leur esprit d'organisation, leur logique et leurs réalisations pratiques. Néanmoins, elles ont commis trois fautes en Chine : elle ont admis qu'un pays blanc, l'Allemagne, fût humilié devant les Jaunes; elles ont introduit l'anarchie chinoise dans une querelle d'Occidentaux dont justement l'enjeu était le rétablissement de l'ordre; elles ont accepté des dénonciations de conventions avant que des garanties de sécurité aient été réalisées. En outre, pour condamner le Nippon, elles ont oublié qu'elles firent ailleurs dans le passé œuvre de colonisateurs.

C'est donc de la Chine, clé de la question du Pacifique, que nous allons parler en premier.

## LA CHINE

Il est inutile de revenir sur la vraie face de la Chine, celle qu'on trouve à cent kilomètres en arrière des belles villes modernes, industrielles et commerciales. La vraie Chine, c'est la grande pitié du peuple, le chaos dans une entité géographique dont le gouvernement qui s'intitule central ne contrôle pas le quart, une énorme masse non évoluée, active mais spoliée et pillée, les troupes nationales, féodales, communistes, les bandits grands-routiers. Les déclarations de Nankin ne doivent pas cacher l'absence de légalité, de fiscalité régulière et d'ordre.

Malgré cela, le Kuomintang a le verbe haut à l'égard du monde blanc; il légifère, dénonce, réclame à grands cris, dresse les puissances les unes contre les autres, encourage une xénophobie qui se généralise dont on n'exclue pas les Nippons — sans cependant dédaigner certaines complicités avec ces mêmes puissances.

Depuis sa révolution de 1911 et plus encore depuis 1928, la Chine a entrepris de réclamer la révision des traités qu'elle déclare inégaux, imposés par la force à une Cour impériale débile et sans autorité pour représenter le peuple chinois. Elle s'est attaquée d'abord aux conventions sino-nippones, espérant ainsi obtenir

l'appui des puissances, quitte à s'en servir plus tard comme précédent pour obtenir l'annulation de toutes les capitulations. Le danger, que Genève n'a pas voulu voir, est que Nankin ne manque pas d'enregistrer tous les avantages diplomatiques qu'il obtient sur les Nippons : nul doute qu'on ne tente de s'en servir lorsque reviendra sur le tapis l'annulation de toutes les concessions.

D'autre part, assouvissant une rancune qui date du traité de Nankin, signé en 1842, la Chine s'est attachée à ruiner l'influence commerciale des Anglais, qu'elle a diminuée — ce qui n'a pas manqué de remplir d'aise les Américains. Puis, soutenue par Washington, elle a favorisé l'emprise des États-Unis sur un marché qu'ils considèrent comme illimité et réservé à leur propre commerce : pour cela, elle a boycotté les produits nippons et a menacé la prospérité que l'Empire du Soleil-Levant a instaurée en Mandchourie.

En jeu de bascule, elle a tout de même tenté de se concilier la Grande-Bretagne dans la révision des traités en jouant de cette pénétration américaine, chaque jour plus pressante. A l'égard de la France, dont l'appui pouvait être assuré au Nippon, on argue du « pur esprit démocratique de la révolution chinoise ». Devant les deux nations, la Chine a joué de la menace de se jeter dans les bras des Soviets.

On pourrait s'étonner que la Chine montre tant d'acharnement contre le Nippon, son frère de race après tout. Depuis l'ultimatum des « Vingt et une Demandes » du 7 mai 1915, les Chinois n'ont cessé de faire de l'obstruction : protestation contre la convention militaire du 16 mai 1918, refus de signer le traité de Versailles, soulèvements et boycottage antinippon, etc.

La raison en est que le Nippon, mis à l'index par l'Amérique et des Dominions britanniques, abandonné par la Grande-Bretagne, a malencontreusement manifesté sa rancœur contre ce qu'il appelle les duperies des Blancs et qu'il a pris la tête d'un grand mouvement asiatique tendant à organiser la vie des Jaunes en circuit fermé.

Or la République Chinoise a mené son pays à une telle ruine que le Nippon n'a d'espoir d'amener la Chine à entrer dans son orbite qu'avec un gouvernement d'ordre. Comme l'Empire chinois a fait autrefois ses preuves, un tel régime rétabli grâce au Mandchoukouo, filleul nippon, ne pourrait que servir les vies de Tokyo. Cela, le Kuomintang le sait. Il sait aussi que le jour où le Mandchoukouo se transformera en Empire du Nord, ce sera fini de la suprématie de Nankin et surtout de Canton. Aussi lutte-t-il désespérément pour son existence gouvernementale, soutenu d'ailleurs par un esprit patriotique semblable à celui qui, en 1911, souleva les vrais Chinois — ceux du Sud — contre l'autorité séculaire des usurpateurs mandchous, empereurs de Chine. Aujourd'hui, la perte de la Mandchourie sert de levier à Canton pour combattre Chang Kaï chek, rendu responsable de l'échec de la politique étrangère de Nankin. On doit ajouter plus prosaïquement que le nationalisme chinois, excédé d'anarchie, voudrait profiter de la zone calme que

représente la Mandchourie pour en chasser les Nippons avant que ceux-ci ne s'y soient trop solidement installés.

Pour en terminer avec les dédales de la politique chinoise, il ne faut pas négliger non plus la forme que pourront prendre dans l'avenir les relations sino-nippones. Il est évident qu'exaspérées dans la violence dont témoigne la Chine du Sud, elles poseraient un si grand nombre de problèmes qu'à les examiner on recule devant le déséquilibre qu'elles entraîneraient : les conflits futurs seraient tels que les États-Unis ne seraient pas certains de se borner toujours au rôle de commerçants ou de médiateurs. Moins inamicales, ainsi que l'envisagent les milieux de Peïping et de Nankin, elles amèneront une détente dont Genève ne devrait que se réjouir, mais elles préluderont à un circuit fermé dont les conséquences seraient incalculables pour tout le monde, à commencer par les Américains qui, à leur insu, en auront été les artisans de base.

Le fait qu'en dehors des violents réflexes apparents et après l'impuissance dont a témoigné la Société des Nations lorsque la Chine a fait appel à elle, d'actives conversations sont poursuivies entre Nankin et Tokyo. S'il n'est point décent de s'étendre sur les déclamations sinophiles de M. Hirota, ministre nippon des Affaires étrangères — car on doit se soucier de sauver la face... — il faut s'attendre à des surprises qui se manifesteront au détriment des Blancs.

Cependant la Chine peut être divisée, grignotée, asservie, spoliée, elle restera toujours la Chine. Tel, par contre, ne sera pas le cas de bien d'autres puissances, ballottées par les tempêtes du Pacifique.

#### LA GRANDE-BRETAGNE

L'Angleterre est intéressée aux conflits du Pacifique par la protection qu'elle doit assurer à ses Dominions canadien et australiens, par la presqu'île de Malaisie, par les comptoirs de Hong-Kong, Shanghai et Canton, et enfin par les énormes investissements de capitaux qu'elle a faits en Chine : tout cela réclame le respect de ses droits. On doit aussi noter sur le plan moral la répercussion qu'aurait aux Indes et en Australie la moindre perte de prestige britannique en Extrême-Orient : le détachement de ces « joyaux de la Couronne » — qui sont devenus de lourdes chaînes — sont un gros sujet de préoccupation pour Londres.

De toutes façons, un conflit où la Grande-Bretagne serait entraînée représenterait pour elle plus de perte que de gain : aussi est-elle encline moins à pratiquer une politique active qu'à rechercher le maintien du *statu quo* pur et simple. Cela la conduit à mener en Asie une politique ondulante et souvent pleine de contradictions.

Lors de son apogée en Extrême-Orient, avant la guerre, elle a été l'alliée du Nippon, au moment même où celui-ci attaquait l'Ours russe, éternel rival de la Baleine britannique. Puis, après la guerre, elle s'est tournée contre un Nippon grandissant, paralysée qu'elle était à cette époque par l'oppression financière des États-Unis et par les menaces de séparatisme de l'Australie, hostile au Nippon et tous les jours plus américanisée : en récompense, elle a obtenu à Washington que fût instauré en Chine le régime de la porte ouverte, sans que d'ailleurs cette mesure diminuât la prépondérance de Tokyo dans le Pacifique.

Cela n'a pas empêché en 1925 le mouvement national révolutionnaire cantonnais d'affaiblir le commerce anglais par un insupportable boycottage dont il ne s'est jamais relevé. Cette hostilité et aussi l'expansion des États-Unis aux Amériques centrale et méridionale ont amené un changement de front : le soutien que Londres a apporté à Tokyo est redevenu effectif, bien que secret, lors de la publication du rapport Lytton ; l'attitude condamnant

la Chine fut à ce moment dirigée contre l'Amérique et aussi contre les Soviets russes. La position eût été plus nette encore si la Société des Nations, création essentiellement conçue pour défendre les intérêts anglais, n'avait été bafouée par le Nippon et si le Mandchoukouo avait été largement ouvert à l'industrie britannique.

Mais la roue a encore une fois tourné : la dévaluation du yen, l'effort prodigieux que poursuit le Nippon pour exporter ses produits et investir ses capitaux sur les marchés asiatiques ont touché à mort le commerce britannique, et cela jusque dans les colonies anglaises. Aujourd'hui le marché du coton lui est fermé ainsi que celui des produits coloniaux ; la détresse règne au Lancashire. Seule la métallurgie galloise et les industries de guerre connaissent encore quelque faveur en Asie.

Mais Londres a redouté que la rancune qui ulcère Canton au sujet du Mandchoukouo, la pression américaine sur Nankin et les visées nippones en Extrême-Orient ne finissent par entraîner un nouveau boycottage des produits britanniques. D'où des mesures commerciales. Dans son désir de lutter contre l'envahissement des marchandises nippones sans cependant rompre ouvertement avec Tokyo ni dénoncer le traité de commerce anglo-nippon, Londres a préféré contingerter plutôt que d'orienter le commerce nippon sur la Chine. De cela, la France risque de pâtir, bien qu'étrangère au conflit.

En allant au fond des choses, on voit que le souci nippon n'est que l'aboutissement de la rivalité, en Chine comme dans l'Amérique du Sud, avec les U. S. A. C'est pourquoi, l'Angleterre, tout en menant le combat pour elle-même, ne s'associe pas franchement à la politique antinipponne des États-Unis. C'est ainsi que les déclarations officielles qu'a faites M. Hirota en avril dernier ont vu Londres les prendre uniquement pour ce qu'elles sont : un coup de sonde destiné à étudier à quel point Downing Street subit l'entraînement de Washington, un jalon à poser pour ultérieurement freiner l'expansion américaine en Chine, un avertissement à ceux qui torpillent les conversations secrètes poursuivies entre Nankin et Tokyo, une protestation contre le projet d'un emprunt chinois, réalisé avec l'appui de la Société des Nations sans appel à la participation nipponne.

Cette politique, tantôt ferme, tantôt conciliante, n'empêche pas toute l'Angleterre — y compris le Labour Party — d'élaborer les moyens de défense des possessions du Pacifique et de l'Inde en cas de conflit — et ce conflit ne pourrait être qu'avec le Nippon, même au risque de favoriser les U. S. A. C'est que si d'autres nations représentent des adversaires de demain, le Nippon est aujourd'hui le pays qui cause le plus de dommages à l'Empire britannique et menace le plus directement les privilèges auxquels il se cramponne.

On verrait alors ce paradoxe d'une Angleterre assurant sa neutralité bienveillante à l'U. R. S. S. en se rangeant aux côtés des États-Unis et des Pays-Bas. Londres compte beaucoup sur la France pour que celle-ci reste neutre, et même amicale, l'Indochine constituant un pivot de manœuvre.

La Conférence de Singapour tenue le 23 janvier sur le *Kent*, le Conseil des Ministres du 18 juillet ont établi un programme de renforcement des bases maritimes et aéronautiques, notamment d'Aden, de Singapour et de Hong-Kong, trois répliques de Gibraltar. Quarante hydravions de grande puissance vont stationner en permanence à Singapour. Un programme de nouveaux avions, limités à mille mais formidables comme action, sera en partie réalisé en 1935. Vingt bâtiments de guerre seront équipés pour le prochain printemps.

Tout cela se rime à une politique d'influence : infiltration dans le Pen Feng, le Su Nan et le Kiang Si Pou chinois, subsides accordés aux musulmans de Chine pour renforcer le mince cordon qui doit endiguer la pénétration soviétique vers le Sud et le Sud-Est, intrigues au Sin Kiang, dotation de l'Aga Khan d'un État musulman

commandant le Cachemire, équipement des troupes tibétaines et même couverture d'un emprunt de 5 millions de livres émis par M. Soong, ministre des Finances chinoises.

On peut même assister à ce paradoxe de la Grande-Bretagne fournissant des armes à la Chine. Il est vrai que sur ce terrain, elle n'a rien à céder au Nippon qui procède de même...

#### LES PAYS-BAS

Si la Russie représente la politique sociale du Pacifique la plus évolutive, les Pays-Bas constituent l'élément le plus conservateur.

La prospérité des années 1914-27 a fait de la Hollande le pays capitaliste par excellence. Une richesse inouïe a favorisé la métropole et, dans les Indes néerlandaises, colons et indigènes. Le Hollandais s'est trouvé tout naturellement avoir dans le monde une position privilégiée. Mais la langue et une morale rigide ont accru l'isolement d'un esprit qui disparaît rapidement de l'univers.

La crise, augmentée de l'infiltration nipponne, s'est révélée catastrophique aux Indes. Les plantations d'hévéas et de cannes à sucre sont à présent envahies par la brousse, les magasins fermés, les hôtels déserts. Seules les boutiques japonaises prospèrent; la soie, le sucre, la fibre, l'huile de coprah, les objets manufacturés venant de l'étranger et surtout du Nippon sont, en dépit de toutes les barrières douanières, de deux à cinq fois moins chers que ceux de la métropole ou de la production locale.

La répercussion de cet état de choses sur les indigènes a été considérable. Ceux-ci, habitués à de hauts salaires et à la vie large, se sont vus en trois ans replonger dans la médiocrité, si ce n'est la misère de leurs pères. La politique de libéralisme colonial que veut pratiquer la métropole, les lois sociales qui augmentent les prix de revient se sont finalement retournées contre les colons.

Ajoutons à cela une sorte d'apathie qui a frappé les gouvernants, les impôts qui ont précipité la débâcle, l'arrivée des Nippons et la propagande révolutionnaire qu'y mènent des émissaires bolchéviques sortis de l'école de Canton et on aura une idée de la situation poignante des colonies néerlandaises.

Or rien ne semble pouvoir l'améliorer. Le haut standard de vie paraît trop ancré dans l'esprit des Hollandais pour qu'ils fassent la moindre concession au nouvel état de choses qui s'établit dans l'univers.

S'il est au monde un pays qui doive capituler presque sans résistance devant le Nippon, ce sont bien les Pays-Bas. Les Indes néerlandaises représentent pour les Nippons la colonie par excellence, la seule où ils pourraient s'acclimater, un retour à l'un des berceaux de leur race. Tout paraît favoriser leur emprise, le climat, une population favorable au bloc pan-asiatique, des ressources en matières premières qui complètent heureusement — notamment en pétrole — celles du Mandchoukouo. Faut-il voir dans ces faits une explication des tractations qui se poursuivent entre Tokyo et La Haye?

Mais il semble que l'Angleterre se soit instituée le protecteur des colonies hollandaises. L'installation des Nippons à Java, à Florès, au Célèbes aurait comme conséquence immédiate la maturation de l'indépendance de l'Inde. Et ce dernier point est hors de toute conception britannique... Il n'empêche qu'en cas d'hostilités, on verrait certainement la marine nipponne s'emparer de certaines bases néerlandaises — peut-être abandonnées bénévolement par leurs possesseurs — et les prendre comme point d'appui, quitte à les garder par la suite en s'en justifiant par des raisons diplomatiques.

La Hollande n'est pas menacée d'ailleurs que par le Nippon. L'influence grandissante de l'Allemagne en Asie et en particulier aux Indes néerlandaises est pleine de menaces.

#### L'ALLEMAGNE

On ne s'attendrait pas à voir l'Allemagne, privée de ces colonies, intéressée au Pacifique. Pourtant elle met tout son espoir dans les troubles qui pourraient y survenir.

■ Sa pénétration en Asie est considérable. Aux Indes néerlandaises, elle a pris une forme commerciale et religieuse, sans que les Hollandais paraissent voir un danger pourtant certain dans une action qui est nettement dirigée contre eux. En Chine, l'action germanique est efficace : un matériel considérable est fourni aux différentes factions rivales, des cadres éduquent les troupes de Nankin. Sous la direction du général von Seeckt, septante-deux officiers allemands sont attachés comme conseillers aux armées chinoises dans la lutte qu'elles mènent contre le communisme.

Fréquemment, cette aide à la Chine revêt un caractère anti-français. L'influence des officiers allemands à la frontière du Yunnan, du Kouang Si et du Kouang Tung n'est pas sans être inquiétante pour l'Indochine.

Au Nippon, après la venue de nombreux représentants de commerce, de techniciens et d'instructeurs, après une considérable fourniture de fabrications de guerre, un rapprochement s'esquisse entre Tokyo et Berlin. Pour le Nippon, il importe en effet que la puissance de son voisin le plus immédiatement dangereux, l'Union soviétique, soit équilibrée à son Ouest. Un raisonnement semblable est tenu en Allemagne pour l'Est. Certains milieux rêvent même d'un appui de la Pologne pour, en cas de conflit nippon-soviétique, aider l'Ukraine à proclamer son indépendance : l'U. R. S. S. subirait en même temps la révolte et une guerre sur les deux fronts. Mais le « Locarno de l'Est » paraît bien gêner de ces rêves.

En tout cas, l'encouragement apporté par l'Allemagne à la menace qui pèse sur les derrières de l'U. R. S. S. vise certainement à monnayer son intervention entre l'octroi de certaines positions au Pacifique.

#### LA FRANCE

La France, tout comme l'Angleterre, conduit une politique extrême-orientale statique. En Chine nous possédons des chemins de fer, de splendides concessions, des propriétés nombreuses mais disséminées appartenant aux missions religieuses, des écoles et des hôpitaux. Nos intérêts moraux sont d'ailleurs supérieurs à nos intérêts matériels. En particulier, notre commerce — tout comme dans la totalité du Pacifique — est inexistant à côté de celui de l'Angleterre, du Nippon, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et de l'Allemagne. Par contre, aux yeux des Jeunes-Chinois, la France représente un espoir d'équité qu'ils ont abandonné à l'égard des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne.

Cela ne les empêche pas, s'appuyant sur le *Livre du Triple Démisme* de Sun Yat Sen, de revendiquer comme chinoise toute l'Indochine jusqu'au Cambodge et, à Canton, de former des révolutionnaires qui, ensuite, viennent dans notre colonie fomenter les troubles nationalistes du Viet Nam.

Mais l'Indochine représente pour nous, non seulement un énorme capital d'épargne et de peine françaises, mais aussi la responsabilité morale que nous avons assumée d'orienter et d'animer l'évolution intellectuelle, politique et sociale de vingt et un millions d'Asiatiques associés par l'Histoire au destin de la France.

En dépit des pressions qu'on tente d'exercer sur notre politique extérieure, cette position nous dicte notre conduite : non seulement la neutralité absolue dans un conflit armé mais encore, grâce à ce fait que nous n'avons aucun point de friction avec aucune autre puissance — l'autorité d'arbitrage.

Par contre, quand notre commerce et notre industrie comprendront-ils la nécessité de prendre part à la bataille économique, tout

comme l'ont fait d'autres nations? Hypnotisés par le traité de commerce avec les Soviets, nous venons de négliger de grosses possibilités au Manchoukouo et avons ainsi rejeté le Nippon vers l'Allemagne.

Or si la politique franco-allemande et certains intérêts industriels nous commandent un rapprochement avec l'U. R. S. S., nous ne devons pas oublier que pour notre sécurité même la puissance soviétique devra, dans dix ans, être équilibrée à son Est, sous peine de ruine de notre société. Et le contrepois n'est autre qu'un Nippon fort — et qui ne sera fort que si nous parvenons à l'empêcher d'être réduit à la guerre.

## LES SOVIETS

La politique soviétique d'expansion se révèle efficace : au Siam, en Birmanie, aux Indes et en Indochine, à Java, des instructeurs, formés à l'école révolutionnaire de Canton, préparent une émancipation nationaliste des masses pauvres — innombrables en Asie — devant amener la ruine des puissances capitalistes. En Chine, cent millions d'êtres pratiquent un communisme efficace qui apporte plus de bien-être que les représentants du gouvernement central. La Mongolie Extérieure, création de Moscou, prouve à l'Asie qu'il existe au monde une U. R. S. S. capable de libérer les peuples opprimés et de les régénérer.

Moscou va jusqu'à flirter avec Nankin — alors qu'il soutient les Rouges de l'Ouest et du Fô Kien — et Nankin, pour faire pièce au monde, entre dans son jeu. Enfin les Soviets ménagent le Mandchoukouo que, le 15 septembre 1932, ils ont reconnu. Ils ne désespèrent pas de le détacher un jour du Nippon à leur profit : ils useront pour cela des rancœurs et des espoirs qui n'auront pas manqué de naître dans le cœur mandchou. Une seule ombre est au tableau : l'influence nipponne en Mongolie Intérieure, cheminée d'appel opposée au bolchévisme qui a triomphé en Mongolie du Nord.

C'est bien ce qui a déterminé le rapprochement entre Moscou et Washington. Mais les Américains qui peuvent croire que les Soviets se battront finalement pour le plus grand profit des U. S. A. commettent une lourde erreur. Ce n'est que contrainte et forcée que l'U. R. S. S. — au moins dans les deux années à venir — entrera en conflit avec le Nippon. Même victorieuse, elle serait pour l'instant trop affaiblie pour profiter de sa victoire et verrait alors se dresser contre elle tous ceux qui aujourd'hui combattent un Nippon grandissant.

Mais, comme il faut toujours tout prévoir, dix divisions de l'armée spéciale d'Extrême-Orient sont massées en Sibérie maritime, sous les ordres d'un chef remarquable, le général Blucher. En cas d'hostilités, vingt-cinq divisions seraient rapidement en action, avec tout l'appoint des forces aériennes — les premières du monde — les tanks et les gaz que mettent actuellement au point à Moscou les émigrés allemands.

## LES ÉTATS-UNIS

On ne peut nier que la politique des États-Unis, assez directe brouille bien des jeux subtils; en réalité, elle ne poursuit que deux buts : l'emporter sur l'Angleterre dans tous les pays que baigne le Pacifique mais d'abord abaisser le Nippon qui gêne l'expansion américaine en Chine et lui opposer l'U. R. S. S., la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas. A défaut d'une guerre militaire et navale qui serait incertaine et que Washington préférerait voir faire par les autres, la guerre nippon-américaine bat son plein, même en Amérique du Sud. La guerre diplomatique ne désarme pas : on l'a vu lors des récentes déclarations de M. Hirota.

En dépit des « devoirs » que les États-Unis affectent d'avoir

envers la Chine, Washington est mécontent de Nankin qu'il accuse d'ingratitude et a compris que, tout compte fait, c'est la Russie qui va devenir le gramme décisif dans la balance asiatique. Le marchandage de la récente reconnaissance des Soviets, l'aide que les Américains leur ont apportée ne furent pas déterminés tant par la sympathie du Sénat pour la révolution bolchévique que plutôt pour entraîner dans l'orbite des États-Unis une puissance dont on a tout à espérer contre le Nippon.

Le gouvernement américain n'ignore pas que l'action de Moscou fut toujours efficace dans les ententes que conclurent Ankara, Kaboul, Kaunas, Téhéran et même Rome. D'ici peu, des modalités de crédit américain pourront être consenties en vue de favoriser les échanges commerciaux. Pour être précis, il faut attribuer ce revirement à la crainte qu'inspire le pétrole russe et à celle d'un bloc jaune.

Mais les Américains, grâce à leur position de créanciers du monde, ont obtenu d'être considérés comme les représentants des Blancs en Asie. Ce fut une erreur magistrale de l'Europe car ces mandatés ont commis des fautes qui sont aujourd'hui irréparables.

Sans parler du néant de leur philanthropie indigène — les Philippines en donnent un exemple frappant — sans revenir sur les blessures qu'ils ont gratuitement infligées à l'orgueil nippon, ils ont pratiqué une politique de l'égoïsme qui a lésé les autres nations, en possession d'investissements immobiliers. Une pénétration commerciale intense sur les côtes Sud et dans la vallée du Yang Tsé, l'activité de clergymen-courtiers en marchandises, la fourniture à la Chine de plus de cent cinquante avions accompagnés du prêt gracieux d'équipages, la souscription à l'emprunt Soong de 50 millions de dollars-or, l'angélique acceptation de toutes les rebuffades, de tous les dommages que Washington inscrivit au Grand Livre de la Dette pour règlement ultérieur, l'appui moral et financier assuré à Nankin allaient amener les Chinois à s'engouer pour les Américains et à éliminer les concurrents — y compris le plus dangereux sur le terrain des prix de vente : le Nippon.

Mais une idée morale est en train de faire son chemin : animés du préjugé de race et ne se sentant pas encore un peuple formé, les États-Unis nourrissent la secrète idée de demander aux armes le ciment de douleur qui semble nécessaire aux nations pour une fusion complète de leurs apports ethniques. Aussi, abandonnant la « pression morale » qui s'est révélée inefficace, poursuivent-ils fiévreusement leurs armements et la défense de Panama et des îles Hawaï : ce seront là de grandes bases aéronautiques et navales pouvant servir de points d'appui à de formidables flottes aériennes et navales actuellement en construction; d'ordre du Sénat, 102 navires de guerre et 1,200 avions de bombardement sont sur chantiers.

Enfin, comme ils redoutent par-dessus tout que par une attaque brusquée des Nippons le Canada en soit réduit au rôle d'une Belgique violée, ils projettent de faire de l'Alaska le bastion avancé de leur protection. C'est ce même Alaska sur lequel les Japonais se lanceraient pour en faire leur front d'attaque. Washington ne doute pas que la violation de la neutralité canadienne n'entraîne à ses côtés l'Angleterre et ses Dominions.

Les Américains mettent aussi leurs espoirs dans l'intervention de la Chine : c'est sans doute pour cela qu'ils importent une telle quantité d'armes... eux aussi!

## LE NIPPON

Nous venons de passer rapidement en revue les positions des puissances intéressées au Pacifique. Les conflits qui les opposent les unes aux autres pour la maîtrise de leur pavillon commercial, les tendances séparatistes de certaines colonies avec leur mère-patrie, l'obstruction à l'expansion soviétique en Asie le cèdent au

sentiment qui dresse tout le monde anglo-saxon et russe contre le Nippon et qui, par choc en retour, risquent d'opposer, sous la conduite de ce dernier empire, les Jaunes aux Blancs.

Nous ne reviendrons pas sur la querelle sino-nippone, ni sur la légitimité du Mandchoukouo. Qu'on ne croie pas que ce soit un asservissement de la Chine que recherche le Nippon! Le gouvernement de Tokyo est bien trop avisé pour se lancer dans une aventure hors de ses moyens et dans une colonisation que l'occupation de la Mandchourie a bien montrée impossible. Ce que cherche l'Empire du Soleil-Levant, c'est la neutralité bienveillante de la Chine — et demain l'amitié. C'est dans ce sens qu'est orientée sa politique mandchoue-mongole.

Pour qui a parcouru le Mandchoukouo et la Mongolie Intérieure et quelque peu interviewé les dirigeants de ces deux pays, il est indéniable que les deux peuples inclinent l'un vers l'autre. C'est qu'il existe une politique mandchoue, parfois très indépendante de Tokyo, qui sans oublier tout ce que le nouvel État doit aux Nippons peut tout de même un jour « gagner à la main », d'autant plus fortement qu'elle aura été longuement appuyée par l'Empire nippon. Cette politique vise certainement à ce que dans un avenir relativement peu éloigné les peuples de Mandchourie, de Mongolie et de la Chine du Nord voient leur intérêt à s'unir à nouveau, sous l'égide de l'empereur Kang Teh qui représente le lieu géométrique admis par des tendances raciales assez opposées.

Cela, tous les protagonistes de l'imbroglio asiatique le savent et c'est sans doute pour quoi l'on n'a pas encore rien vu de décisif; on assistera même à d'étranges alliances... Le nationalisme nippon doit redouter d'être un jour digéré par l'esprit universel des Sino-Mandchous — comme il est d'usage en pays chinois. Aussi tient-il à contrôler par les liens les plus forts — les liens économiques renforcés de cette prospérité qu'impose le canon — ce qu'on peut aujourd'hui considérer comme le pivot de la future renaissance chinoise.

Mais l'Ours russe, attiré par l'odeur du repas qui se prépare entre dans le cercle pour tout bousculer — comme il l'a fait de tout temps. Complétant ce que nous avons dit de l'U. R. S. S., on constate que pour l'œuvre gigantesque que celle-ci poursuit, pour ses rêves quant à l'évangélisation du monde, la Chine est nécessaire. S'ajoutant à la décentralisation intérieure russe, à la poussée industrielle vers le Sud et l'Est de la Sibérie, un remarquable travail d'amorçage a été préparé en Mongolie Extérieure et dans les Républiques turkmènes touchant au Sin Kiang. Mais la cristallisation n'aura lieu qu'autant que la Chine sera dans le jeu. Or le Nippon est venu barrer la route.

L'aigreur de rêves contrariés, la similitude et l'opposition des projets, l'antithèse des systèmes sociaux, l'action conservatrice de la civilisation asiatique que poursuit le Nippon, un voisinage excessif de deux grandes nations en armes, tout cela crée une psychose qui peut conduire à des conflits avant que les diplomates aient eu le temps d'intervenir. Le moindre moujick, le moindre tireur de rickshaw sont persuadés que la guerre est inéluctable — sans haine, d'ailleurs.

Le feu risque de prendre au sujet de deux Mongolies, celle du Nord, socialiste et soviétique, entrée dans l'orbite de Moscou, celle du Sud, fédération de principautés qui n'ont que sympathies pour le Mandchoukouo. Aux yeux des principaux protagonistes, ces deux pays doivent jouer le rôle d'États-tampons : pour les Soviétiques, ils protègent l'industrie de l'Oural-Kouzbass et sont un point de départ de toute action communiste en Asie; pour les Nippons, ils gardent le Grand-Mandchoukouo de demain de la Grande-Russie naissante, voisin dévorant. Mais justement cette alternative ne peut manquer d'ouvrir une troisième possibilité : le rapprochement avec la Chine et l'Empire mandchou qui ne sera pas toujours sous la protection nipponne.

Et c'est justement cette dernière hypothèse qui justifie le plus l'intérêt que portent à ces régions Moscou et Tokyo et ouvre une ère de conflits : quelle tentation de faire jouer à son profit le puissant bloc sino-mandchou-mongol!

Pourtant, on voit le Nippon ménager les Soviétiques : c'est que le péril communiste est une arme diplomatique dont Tokyo use à merveille aussi bien à l'égard des U. S. A., de la Grande-Bretagne et de la France qu'en faveur de la politique intérieure que mène l'armée.

Demain, le Nippon qui court à l'asphyxie peut briser le cercle dans lequel les Anglo-Saxons prétendent l'enfermer et donner le mot d'ordre à une Asie qui parle trop de se grouper pour que le fait ne se réalise pas un jour. Est-on bien sûr que la Chine sera à l'écart de ce pan-asiatisme débordant, même si c'est le Nippon qui s'en proclame le champion? Demain aussi, forte, immense et nationalement unie, l'U. R. S. S. puissance d'Asie peut appuyer le mouvement de masses prodigieuses, persuadées de leur supériorité sur la race blanche.

Que la Russie soit maîtresse de la Chine ou que le Nippon fasse triompher sa politique continentale, non seulement les intérêts blancs seront en jeu mais aussi, directement ou par ricochet, les destinées de l'Europe et l'avenir de la civilisation occidentale.

En effet, les Soviétiques vainqueurs du Nippon, soit en lutte directe, soit en tierce intervention, ce serait la ruine des efforts américains en Chine, l'arrêt de l'expansion des U. S. A. vers l'Ouest, de la domination anglo-saxonne dans le Pacifique.

La menace persisterait avec un Nippon tout-puissant, vainqueur des Soviétiques. Il s'y ajouterait la ruine des intérêts américains investis en U. R. S. S. Ce serait aussi l'Angleterre dégagée de la pression soviétique sur les Indes, mise à même de reprendre sa place financière dans le monde blanc, tout en perdant son influence en Asie et jusqu'en ses propres Dominions. Il est vrai que, par contre, c'en serait fini avec l'évangile de Moscou.

\* \* \*

Il reste aussi la possibilité d'une alliance nippo-soviétique, car on peut combattre énergiquement le communisme chez soi et cependant traiter amicalement avec l'U. R. S. S. L'exemple de la Turquie, de l'Italie, et plus récemment des États-Unis est frappant à cet égard.

Les deux pays arment à outrance et on ne peut nier qu'ils soient soumis à la psychose de guerre. Mais ils répugnent à un conflit pour lequel ils ne sont prêts ni l'un ni l'autre. Les Soviétiques peuvent être actuellement vainqueurs dans une guerre-éclair; demain, les Nippons doivent l'être probablement dans une lutte de longue haleine : aucun des deux ne peut espérer remporter une victoire décisive sur son adversaire.

La question de sentiment populaire mise à part, il existe entre la Russie et le Nippon plus de raisons de s'accommoder que de se combattre. En principe, l'U. R. S. S. ne voudrait pas risquer la perte d'un accès permanent à la mer orientale; elle tient à garder ses coudées franches en Mongolie du Nord. Le Nippon, lui, n'a pas à s'étendre en Sibérie : il ne le pourrait ni financièrement ni militairement. Il bénéficie du séparatisme que le communisme a introduit en Chine et qui peut se rallier brusquement à tout gouvernement d'ordre introduit par lui, tant le communiste chinois est loin de la doctrine léniniste. Il a surtout intérêt à ne pas être privé des poissons provenant des pêcheries d'Okhotsck et du Kamchatka, élément fondamental de sa nourriture. Enfin et surtout, la fourniture du pétrole le libérerait de la tutelle anglo-saxonne et lui permettrait de posséder une armée et une marine vraiment indépendantes.

Enfin ces deux pays ont un adversaire commun : la dictature

mondiale des Anglo-Saxons. Toutes ces coordonnées devraient donc favoriser un rapprochement : le fait est qu'au Nippon des ligues d'alliance nippon-soviétique agissent activement, sous l'impulsion de hauts personnages, tels que le prince Kanin, proche parent de l'Empereur, le premier ministre Saïto, le ministre Hirota et d'autres encore, fort influents.

Il y a trois ans encore, les Soviets allaient plus loin dans ces relations. Prévoyant un conflit nippon-américain et en tout cas l'expansion du Nippon sur toute l'Asie côtière et insulaire, ils parlaient de lui assurer la sécurité et la liberté de ses actes en échange d'un cantonnement des activités respectives en Asie. Ce plan ne signifierait autre chose que la résurrection en Asie Centrale du vieil empire turcoman de Gengis Khan. L'U. R. S. S., en confiance d'un Nippon repu, étoufferait les Indes avant de se lancer à l'assaut d'un monde capitaliste déjà ruiné en Extrême-Orient par la formation d'un bloc jaune.

Quelles en seraient les conséquences ?

Oh ! On peut le dire : catastrophiques... La Russie soviétique devenant, aux côtés du Nippon son allié, grande puissance asiatique, ce serait le début d'une révolution mondiale enflammant l'univers tout entier. La transformation de cette alliance en Triple par le ralliement de la Chine serait un désastre capitaliste.

Pour le moment on n'en est pas là. La naissance du Grand-Mandchoukouo n'a laissé subsister que des possibilités de conflits, possibilités redoutées par les deux belligérants et qui, pour chacun d'eux, ne peut être envisagée qu'avec une coalition : U. R. S. S.-C ine-Amérique d'une part, Nippon-Chine-Allemagne avec la neutralité britannique d'autre part.

— Conflit avec l'Amérique seule, hypothèse aussi insensée que le Nippon ne peut sérieusement concevoir que s'il peut faire front commun avec la Chine et profiter de graves embarras des autres nations.

Le Nippon admet cependant toutes ces éventualités. Il a pris à cœur de reconstituer une aviation par trop inférieure à celle des Soviets et de moderniser un matériel et des méthodes du passé. En 1935, il exigera la parité navale avec l'Angleterre et les États-Unis ; à défaut de capitaux ships, qui peut-être sont périmés, il construit, tout comme l'Amérique, au plafond des Accords de Washington. Sur son budget il a inscrit son armée pour 570 millions de yens. Il se préoccupe de constituer une réserve secrète de blé et de riz, il entreprend d'énormes travaux stratégiques.

Pourtant quoi qu'on en ait écrit, quels que soient les armements, un conflit dans une ou deux années à venir ne proviendra du fait du Nippon que si cet empire est amené par la politique mondiale à choisir entre l'asphyxie totale et la guerre.

Le Nippon ne peut plus vi re qu'en exportant, et si on lui barre l'Asie, c'est la mort commerciale de l'Europe et de l'Amérique. Mais si le Nippon ne peut plus exporter, il devra livrer un combat qui ne peut lui être plus néfaste que la paix.

A ce moment, il ne faudra pas être trop surpris que, par des coups de main audacieux et imprévus, il ne tente de prendre de vitesse ses adversaires. La question du Pacifique, c'est la Chine, avons-nous dit. Mais la guerre du Pacifique, c'est peut-être la politique économique des Blancs à l'égard du Nippon.

MAURICE PERCHERON.

## “Le Troupeau galeux,,

Ceux de nos lecteurs qui savent l'Histoire se rappellent sans doute qu'en 1639 la guerre s'abattit en Franche-Comté et força les habitants de Saint-Claude à quitter précipitamment leurs foyers. Une partie d'entre eux s'enfuit vers le Nord et parvint au village de Septmoncel, comme il achevait de brûler. Seul, le curé Ambroise Viry s'y trouvait encore :

— Venez-vous remplacer mes paroissiens disparus ? demandait-il aux fuyards.

Mais ceux-ci, à qui la peur avait donné des ailes, répondirent qu'il leur souciait peu de rester si près du danger. Ils voulaient se sauver beaucoup plus loin. Le prêtre se joignit à eux, et l'on se remit en route.

Il serait trop long de raconter tous les incidents de cet exode, et comment l'abbé Viry perdit, sur les chemins, le plus grand nombre de ses nouvelles ouailles. Une quinzaine lui demeurèrent fidèles, avec lesquelles il s'installa dans une des régions les plus inhospitalières d'Alsace. Le pasteur accomplit tout le bien possible au sein de son troupeau, bénissant les mariages, baptisant les nouveau-nés, confessant les pécheurs, et donnant des soins particuliers au jeune Abel Clergeot, son servent de messe. Jusqu'au jour où il alla rendre visite à l'évêque de Strasbourg.

Monseigneur avait, parmi ses relations lointaines, une Wallonne, Catherine d'Oigny, comtesse de Willerval, qui habitait le château de Deusse, près de Chièvres, en Hainaut. Cette noble dame possédait un immense domaine qu'elle cherchait, prétendument, à faire valoir, et pour le cultiver avait besoin de main-d'œuvre étrangère. Nous verrons que c'était une feinte : à la vérité, elle était en quête de fidèles pour se composer une église. Afin de lui être agréable, l'évêque, en toute ingénuité, délibéra de lui expédier nos Franc-Comtois. Et à l'automne de 1645, quatre chariots, venus de Deusse, transportèrent, à travers l'Ardenne et le Namurois, le curé Viry et sa paroisse au pays de Chièvres.

Ce fut là qu'au désespoir du pasteur le troupeau attrapa la gale. Il l'attrapa de M<sup>me</sup> la Comtesse qui, elle-même, l'avait reçue de M<sup>lle</sup> Bourignon.

\* \* \*

Antoinette Bourignon est une de ces hérésiarques mineures comme il en paraît trop pour que l'Eglise consente à s'occuper d'elles et que la postérité retienne leur nom.

Elle naquit à Lille en 1616, fut mise en pension à Ypres vers sa neuvième année, se révéla anormale dès l'âge de la puberté, se persuada rapidement qu'elle valait mieux que ses contemporains, devint orgueilleuse en diable, mit de la terre dans ses aliments et contracta l'habitude d'avoir des visions. Elle accablait de malédictions les personnes de son sexe qui osaient recevoir le sacrement de mariage et considérait tous les hommes, sauf un, comme des pourceaux. Le seul qui trouvât grâce à ses yeux était un certain abbé Salmon, de Blatton, qui avait pour tout mérite de croire à ses visions et de lui donner toujours raison. A ses autres disgrâces et démanagements, la prophétesse joignait celles de vouloir faire des prosélytes et d'écrire des ouvrages absolument idiots. Elle en publia un grand nombre dont M. André Thérive a dressé la nomenclature : *l'Antéchrist découvert*, *l'Aveuglement des hommes*, *la Confession des ouvriers de Babel*, *la Dernière Miséricorde de Dieu*, *le Nouveau Ciel*, *la Sainte Visière*, *les Pierres de la Nouvelle-Jérusalem*, et une foule d'autres de même farine.

L'énoncé de ces titres suffit à montrer ce que la Bourignon

pensait de son prochain et dans quelle catégorie de toquées il convient de la ranger.

Elle appartient à la confrérie des fausses mystiques qui se prétendent en liaison directe avec le Saint-Esprit. Elles sont d'un orgueil incroyable, cheminent par des voies extraordinaires et affectent un immense mépris pour la commune humanité. Les lumières particulières qu'elles reçoivent du Ciel leur permettent de se passer de la direction des prêtres, à moins que ceux-ci ne consentent au préalable d'être dirigés par elles. Etre sensé, c'est, à leur estimation, être inspiré du démon. Aussi considèrent-elles ordinairement leur curé comme un personnage diabolique et un fourrier de l'Antéchrist. Ce dont elles paraissent inconsolables, c'est de n'avoir pas été appelées en consultation par Dieu, quand Il dressait le plan de sa création. Leur existence se passe à tâcher d'y apporter les retouches et améliorations qu'elles jugent indispensables, et à manifester leur mauvaise humeur. Elles s'appliquent à vivre dans la puanteur et la saleté, à combler les lacunes que le Christ a laissées dans l'Evangile, à dénoncer la trahison des clercs et à propager des dévotions bizarres que leur inspire une physiologie morbide. Comme leurs contemporains ont mieux à faire que de prendre au sérieux leurs cauchemars, ces saintes âmes deviennent souvent enragées et haineuses. Par représailles, elles annoncent pour bientôt la venue de l'Antéchrist et la fin du monde dont il a plu, assurent-elles, au Saint-Esprit, de leur révéler le scénario détaillé.

\* \* \*

Tous les goûts sont dans la nature et ces sortes de prophétesses ne manquent jamais de recruter quelques fidèles. La comtesse de Willerval et l'abbé Salmon formèrent bientôt, avec la Bourignon, la tête d'une petite secte qui entreprit, du fond du Hainaut, la réforme de l'Eglise romaine. Et comme il apparut bientôt que Rome ne voudrait rien entendre, notre trio dut rapidement borner sa mission à tourner la tête aux vachers du pays d'Ath, tout en annonçant l'imminence des châtements qui allaient fondre sur le reste de la chrétienté.

M. André Thérive nous dépeint parfaitement les trois grotesques.

Antoinette Bourignon, qui avait été mariée, n'appelait jamais son époux que « chair immonde ». Comme elle affectait de se travestir et qu'un prêtre lui en marquait de l'étonnement : « Je suis, disait-elle, la Nouvelle Eglise. Je n'ai plus de sexe, Dieu m'a préservée de cette condition ». D'autres fois, elle racontait qu'elle était le prophète Elie ou quelque chose d'analogue. A l'archevêque de Cambrai, qui voulut la raisonner, elle promit qu'il brûlerait en enfer. A Mgr van den Burch elle déclara que, si elle devenait pape, elle s'empresserait d'excommunier tous les chrétiens, sauf évidemment l'abbé Salmon et la comtesse de Willerval.

Le curé Salmon était digne de s'associer à l'apostolat d'une pareille âme. Lui-même avait été secrétaire de Jansénius et grand ami de Saint-Cyran. De ce dernier, il conservait précieusement trois reliques insignes : un ongle de sa main, un pan de sa chemise tachée de sang et un peu de poudre faite avec ses os. Tout, chez lui, d'ailleurs, allait par trois, pour honorer à sa façon la Trinité : il buvait trois gorgées, se lavait dans trois cuvettes et ne lançait jamais que trois crachats. Il couchait dans un cercueil, avec une pierre pour chevet; il marchait en boitant, à cause des cailloux qu'il mettait dans ses souliers pour se meurtrir les pieds; dans sa chambre pendaient, d'abord un licou pour lui rappeler l'esclavage de l'homme, ensuite un morceau de mouton pourri, tout puant, tout farci de vers, que de temps à autre il allait embrasser pour dompter l'appétit qui lui venait. En voilà un qui avait

compris l'Evangile : *jugum meum leve*, et la recommandation de saint Paul : *gaudete semper in Domino!*

Quant à la comtesse de Willerval, elle profita merveilleusement à l'école de la Bourignon, comme on verra par la lettre suivante qu'elle écrivait à son régisseur : « ... les ennemis de notre Sainte sont défaits une fois de plus. Mademoiselle Bourignon a un père selon le monde, qui est plongé dans les plus affreuses débauches. Elle a tant prié que le voici paralysé. Elle a aussi une sœur mariée à un conseiller : ils lui disputaient son héritage. Mademoiselle a pris deux avocats : avant même qu'ils l'aient servie, ils ont tous deux été favorisés de miracles : l'un qui boitait, marche parfaitement droit, l'autre a reçu la nouvelle qu'un certain trésor, qu'il avait enfoui dans les remparts, est retrouvé et accru, comme les talents de l'Evangile, à telles enseignes qu'il se monte présentement à six mille florins, de deux mille qu'il valait auparavant. Pour la belle-sœur, ayant été maudite par notre Sainte, elle a subi une maladie horrible qui lui a dévoré toute sa beauté et la consume lentement. Le beau-frère conseiller est tombé dans une étisie effrayante qui le sèche et lui boit tout son sang. Enfin, leur enfant s'est écrasé hier en tombant de la fenêtre d'une chambre haute où il jouait... Tels sont, mes frères, les signes d'une gloire inouïe, que les jalousies des pervers n'arrivent pas à ternir. Réjouissez-vous avec moi, fuyez le temporel et tâchez à ne point mériter des malédictions si terribles... »

Tel est le triumvirat sous l'obédience duquel tomba le malheureux curé Viry avec son troupeau. On devine bien ce qui, ensuite, arriva. Le pasteur, qui avait la tête solide, regimba tant qu'il put, c'est-à-dire en silence, sous peine de mourir de faim. Quant aux brebis, les unes, en petit nombre, se laissèrent contaminer de bonne foi; les autres, qui avaient aussi besoin de manger et ne pouvaient compter, pour cela, que sur le râtelier de M<sup>me</sup> la Comtesse, devinrent hypocrites et immorales. Toutes, à leur manière, attrapèrent la gale, dont elles finirent par aller périr dans une île de Hollande, submergée par les flots.

\* \* \*

Le livre de M. André Thérive est écrit dans cette belle langue des *Provinciales*, qui ne vieillira jamais, qui est un régal pour l'oreille et l'esprit. L'auteur prend le ton d'un chroniqueur plein d'indulgence et de sérénité, qui ne s'étonne plus de rien, parce que, depuis longtemps, il s'attend à tout.

Et il est bien vrai qu'on peut s'attendre aux horreurs les plus nauséuses de la part des mystiques qui affectent de se soustraire à la discipline de l'Eglise pour ne s'en remettre qu'aux inspirations de leur orgueil.

D'un certain point de vue, le *Troupeau galeux* (1) est un livre apologétique. Il prêche la nécessité d'un magistère spirituel, comme l'ilote ivre prêchait le bienfait de la tempérance et Tartufe celui de la véritable dévotion. Cet ouvrage n'a point sa place marquée dans les bibliothèques de patronage. Mais il faut souhaiter qu'il tombe entre les mains de ces dévots qui voient l'Antéchrist en leur curé, de ces couturières hystériques qui recherchent les stigmates et les visions, et même de ces comtesses qui préfèrent devenir mystiques plutôt que d'être vertueuses. A ce titre, il peut faire grand bien dans de certaines paroisses.

Omer ENGLEBERT.

(1) ANDRÉ THÉRIVE : *Le Troupeau galeux*, chronique véritable d'Antoinette Bourignon (Paris, Grasset, 15 fr. fr.).



## En relisant Fernand Neuray

Les loisirs des vacances de Noël m'ont permis de reprendre ces trois volumes (*Cassandra, Portraits et Souvenirs, Regards sur l'Europe\**) où s'exprime, sorte de testament spirituel, la pensée politique de Fernand Neuray.

On dit bien : la pensée *politique*. C'est le caractère propre de ces pages écrites au jour le jour de montrer, dans le filigrane, la devise « *res publica* ». Et c'est aussi pourquoi les articles de Neuray nous touchent, nous émeuvent encore par leur air d'actualité. Ceux qui les ont rassemblés n'ont pas eu besoin de faire un tri. Tout était de même farine. J'entends par là qu'aucune improvisation de ce maître journaliste ne souffre des hasards, des incongruïtés de la mode.

Mais il y a journalisme et journalisme, comme il y a politique et politique.

Il conviendrait peut-être de récrire, après Marcel Schwob, la satire des *Diurnales*. Nous allons vers une décadence du journalisme d'idées, c'est bien sûr. Le phénomène est partout apparent. En Amérique, où la presse trustée obéit à des consignes de groupe; à telles enseignes que le public, dégoûté, se tourne de plus en plus vers les hebdomadaires ou les revues. Chez nous, c'est comme une vague de conformisme paresseux qui submerge, à la fois, le polémiste à l'ancienne mode et le « fidèle abonné », ce fidèle abonné qui prenait la peine d'écrire à « son » journal la joie — ou le dépit — que lui causaient tel et tel article. Le lecteur demande, paraît-il, beaucoup d'illustrations en première page, des reportages sensationnels, fussent-ils truqués, des récits salaces de crimes crapuleux, des échos légers ou perfides. Pour le reste, les communiqués *Havas* ou *Belga* se chargeront bien de dire l'essentiel.

Ce journalisme-là, il vaut ce qu'il vaut. Et j'accorderais de bonne grâce que, sous la plume de faiseurs experts, il nous donne, chaque matin, des modèles du genre. On me concédera, tout de même, qu'écrits sur le sable, les articles d'un Paul Reboux dureront tout au plus ce que durait, dans un vers resté fameux, la rose du typographe qui corrigea Malherbe. Fernand Neuray n'a jamais tâté du « diurnalisme » ainsi compris. Je crois même que, dans le secret de son cœur, il espérait, grâce à la concurrence du Journal parlé de la T. S. F., une renaissance de la critique d'opinion : les faits seraient livrés aux ondes; il appartiendrait au publiciste digne de ce nom de les commenter, d'en extraire, pour l'édification du lecteur moins pressé, la substantifique moelle.

La digression — si c'en est une — n'avait pas d'autre but que de faire éprouver la solidité d'une prose, métal de Corinthe, qui doit cette vertu première, non seulement à la forme, mais au fond. En d'autres mots, Fernand Neuray avait opté pour le journalisme d'idées. Et voilà que, détachés de ce contexte grouillant que constitue l'atmosphère de l'année, du mois, du jour où ils furent confiés aux rotatives, ses articles tiennent encore, bien d'aplomb — et tout seuls.

Suffit-il donc, pour conquérir l'immortalité au Temple de Mémoire, d'accorder quelque intérêt aux jeux de la politique, aux hasards de l'élection? Que non pas! Il faut distinguer, des véritables politiques, les politiciailleurs. Et ceux-ci sont infiniment plus nombreux que ceux-là. Ce n'est pas mon propos de refaire, après tant d'autres, le procès d'un régime — le régime des partis — sous lequel, comme disait malicieusement Neuray lui-

même, « un catholique, un libéral ou un socialiste n'a pas le droit, particulièrement en province, de manger un entrecôte ailleurs qu'au Cercle, à l'Association libérale ou à la Maison du Peuple, dût-il s'y user les dents sur une viande chevaline ou coriace ». Ce régime n'est pas mort tout entier. En dépit des efforts du directeur de la *Nation Belge*, il reste des œillères, bien plus qu'il n'en faudrait pour les seuls chevaux ombrageux. Le mérite de Neuray fut d'aborder, toujours, les questions politiques par le haut, de les voir sous l'angle le plus large, menant, jusqu'à son dernier souffle, « une lutte titanessque contre un de nos vices congénitaux : le particularisme, l'esprit de clocher » (van der Essen). Partisan, il le fut, sans aucun doute; s'il est vrai que, seuls, les pleutres, les invertébrés ne savent dire ni oui, ni non. Et qu'il lui soit arrivé de se tromper, nul parmi ses meilleurs amis n'aura la sottise de le contester. Mais il sera beaucoup pardonné à un homme qui a placé au-dessus de tout l'intérêt de la Patrie et qui, dans ses emportements, voire dans ses erreurs, apportait cette générosité du cœur, noble excuse.

J'ajouterai d'ailleurs, pour être juste, que Fernand Neuray, maître de file de sa génération, s'est trompé bien moins souvent qu'il n'a eu raison. « *La Nation Belge* avait raison » : que de fois aurons-nous entendu tomber de ses lèvres cet autre *Delenda Carthago!* On finissait par en sourire. Et cependant?... Si la politique est la science du réel, il faut admettre que le seul critère applicable au politicien est la leçon des événements. Neuray a toujours professé le culte, la passion de la responsabilité. Il s'indignait contre les facilités d'une République des camarades où le ministre sortant de charge n'a plus qu'à se laver les mains dans la cuvette de Ponce-Pilate, où le journaliste qui dupa ses lecteurs peut continuer, impunément, de les duper encore. Quelques semaines avant sa mort, le directeur de la *Nation Belge* avait entrepris de faire colliger les articles de politique étrangère que notre presse quotidienne a consacrés, depuis l'armistice, au problème allemand. Il serait cruel d'insister. Et l'on ose espérer que le trinôme Bismarck-Stresemann-Hitler hante le remords des briandistes d'avant-hier. A ceux qui m'objecteraient que je choisis, parmi les nombreuses campagnes de la *Nation Belge*, celle qui a reçu des faits la sanction la plus éclatante, je répondrais simplement ceci : « De tous les journalistes qui ont exercé sur l'opinion, depuis quinze ans, une action quotidienne, quel est celui qui souffrirait que fussent réunies, sans outrage à sa clairvoyance, plus de 700 pages de doctrine? »

Parce que Fernand Neuray tient victorieusement cette gageure, son œuvre s'impose à notre admiration, à notre reconnaissance.

\* \* \*

Neuray a-t-il prêché dans le désert?

On le croirait, à lire le titre du premier des trois volumes d'extraits : *Cassandra*. Je n'aime pas beaucoup ce titre, qui est devenu l'enseigne d'un hebdomadaire plus souriant, d'ailleurs, que la victime de Clytemnestre. A moins de le prendre par antiphrase. Et il ne m'étonnerait nullement que telle fût l'intention secrète des « baptiseurs ». La prophétesse troyenne est une personne d'un commerce assez maussade. Depuis que je l'ai entendue proférer, sous le masque, ses imprécations ululantes (c'était au palais des Beaux-Arts, ces Messieurs de Saint-Louis avaient monté le spectacle, *Cassandra* était représentée par M. Laumonier, expansionnaire de la Comédie-Française), je garde une dent contre celle qui exploite un des sentiments les moins virils : celui de la peur. Fernand Neuray n'avait rien d'un pleurard. Son optimisme de bonne race, il le puisait dans la conscience très haute qu'il avait — et qu'il faisait partager à son équipe — de l'efficacité de l'action. Son œuvre était là pour lui donner courage. Et je lis avec

\* Nouvelle Société d'Éditions.

plaisir, dans le volume intitulé *Cassandra*, plus d'une phrase qui rend un son joyeux : « *Il y a quelque chose de changé en Belgique. L'état moral du pays se modifie ou s'améliore, lentement sans doute, mais sûrement... Le public belge, de plus en plus, nous comprend et nous suit... Quel semeur, en présence de cette verdoyante promesse, ne tressaillirait de joie et d'espérance?...* »

*Vox clamantis in deserto* : lui, qui aimait de truffier ses articles de citations latines, rarement, je pense, il s'est comparé à ce Jean le Précurseur dont les prédications étaient un appel sans écho. Oui, la parole de Fernand Neuray a commencé de s'élever dans le vent : mais quel vent d'optimisme, quel souffle généreux ! On sortait de la plus atroce des guerres, comme d'un cauchemar. Les cœurs se reprenaient à battre ; les drapeaux à claquer. C'est dans cette atmosphère que se présentait au pays un journal — *La Nation Belge* — né « pour l'union de tous les bons citoyens », le 16 mars 1918. Relisez les articles liminaires : et dites-moi si ce ne serait pas trahir Fernand Neuray que de ne voir en lui qu'un vain avertisseur des calamités publiques.

On me permettra bien, en ma qualité (?) de professeur, de reprendre cet article « Hommes d'hier et hommes de demain » où le directeur de la *Nation Belge* s'élevait, avec sa rude franchise, contre la dictature des bavards. « *Il nous est arrivé de trembler en voyant au gouvernement d'une affaire, superbes, majestueux, tranchants, gras de savoir, maigres d'expérience, prisonniers de leurs lectures, ivres de leurs théories, de respectables et éminentes sommités convaincues que les choses et les hommes peuvent étre traités comme les membres d'un syllogisme ou les formules de l'algèbre.* » La phrase a de l'allure. Elle est surtout pleine de sens, chargée de promesses. Neuray a prévu, dès les lendemains de la guerre, la fin du règne des partis. Ce n'est pas lui qui aurait tiré un Paul-Prudent Painlevé de ses spéculations mathématiques pour l'installer, rêveur et ahuri, dans les conseils de l'État. La formule corporative, qui délègue le droit de remontrances à toutes les branches de la production nationale, il l'opposait, avant la lettre, à cette démocratie élective qui fait du beau parleur le capitaine du vaisseau. « *On peut être spirituel comme Voltaire, éloquent comme Jean-Jacques, savant comme Pic de la Mirandole et ignorer l'A B C du métier de conducteur d'hommes.* »

Mais, négligeant aujourd'hui des questions aussi importantes que celle de la formation — la formation humaniste — qu'il convient de donner aux gouvernants (car Fernand Neuray se défiait, tout autant que des « brillants et sonores mandarins », des « spécialistes plus qu'à demi barbares »), je voudrais attirer l'attention des lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* sur les quelque soixante dernières pages du volume intitulé *Cassandra*. Il s'agit d'un problème qui les touche particulièrement : du problème « Politique et religion ».

« *Je suis catholique, apostolique et romain des pieds à la tête et, j'ose le dire, jusqu'à la moelle des os. Dans ma croyance, héritée des braves gens qui m'ont donné la vie, et que j'espère fermement léguer à mes enfants, ma raison est plus engagée que mon cœur, si attaché qu'il soit au catholicisme par une innombrable légion de sentiments et de souvenirs.* » Qui parle ainsi, les pieds sur les chenets, l'histoire ancienne de l'Église de Mgr Duchesne à portée de la main, sinon Fernand Neuray lui-même ? Et — je le demande — trouverait-on, sous la plume d'un Louis Veuillot, profession de foi plus crâne, plus péremptoire que celle-là ?... J'ajouterai : plus méritoire. Car la *Nation Belge* — il ne faudrait pas l'oublier — passa longtemps, passe encore, dans certains milieux, pour une feuille suspecte, rédigée dans un convent d'hérétiques et de modernistes.

Les conditions de la paix religieuse en Belgique, Neuray les a indiquées plus d'une fois, en des termes qui ne prêtent point à équivoque. Pour lui, comme pour Mussolini (voir l'article « De Renan à Mussolini »), quiconque rompt ou trouble l'union reli-

gieuse d'un pays commet un crime de lèse-nation — on a rappelé, tout récemment, ce texte capital, dans notre *Revue*. Il n'est donc nullement question d'abaisser le spirituel au profit du temporel. Mais parce qu'un homme d'État peut se sauver comme personne privée et se damner comme personne publique, les vertus du chrétien ne s'accompagnent pas nécessairement des talents du politique. Les conséquences sont faciles à tirer : ne mêlez pas la religion avec les jeux de l'Agora.

Évidemment, en Belgique, le problème est plus complexe. 1879 pèse malheureusement, lourde hypothèque, sur une génération dont les survivants n'ont pas oublié. Quant aux jeunes, il n'est que de lire des manifestes récents pour se rendre compte que le rêve d'une théocratie toute-puissante n'a pas cessé d'en hanter quelques-uns. A cet égard, il est curieux de constater que Fernand Neuray ouvrait le plus large crédit aux dirigeants de l'A. C. J. B. L'enquête de Jacques Lavalleye sur la pratique de la religion en Wallonie lui inspirait des réflexions attristées, mais sympathiques : « *Vous voulez, ainsi que c'est votre devoir de croyants et votre droit de citoyens, restaurer la religion catholique en Belgique ? Commencez par voir les hommes et les choses tels qu'ils sont, sans fard, sans déguisement, sans vous laisser éblouir par les fleurs de papier collées sur les lézardes, ni glacer par la multitude des pierres croulantes sous les toits dévastés.* » Est-ce là le langage d'un indifférent ? Et n'est-il pas décent d'y reconnaître le conseil affectueux de celui qui sait — et qui écrit — que « *le niveau de tout ce qui élève et ennoblit les hommes est condamné à diminuer sur la terre dans la mesure où s'abaisse le niveau de la foi catholique* » ?

On m'excusera d'insister, un peu lourdement peut-être, sur le catholicisme de Fernand Neuray. Mais j'estime qu'il y a là une tâche de justice, une réparation nécessaire. Trop souvent, et en trop d'endroits, les sentiments religieux du directeur de la *Nation Belge* ont été pesés dans des balances faussées. Ils étaient nombreux, remuants, inexorables, ceux qui auraient voulu les trouver trop légers ! On attend encore, de leur part, l'aveu d'une erreur maligne, « peccamineuse », comme dit le langage des moralistes. Pourtant, les écrits de Neuray sont là, accessibles à tous... La polémique a de bien tristes exigences ; la vérité, de bien piètres serviteurs !

Que tout soit également pertinent dans les pages consacrées aux rapports de la politique et de la religion, je n'ai garde de le prétendre. On aurait souhaité que le directeur de la *Nation Belge*, dont une des idées maîtresses fut toujours la réconciliation, sous le signe de la patrie, de toutes les forces nationales, apportât, pour la solution du problème scolaire, un programme précis, noir sur blanc, par articles et paragraphes. D'autre part, — mais ceci n'est qu'un détail, — il peut paraître, à quelques années de distance, légèrement anachronique (pour ne pas risquer une autre épithète) d'exalter, au nom de la séparation du spirituel et du temporel, les populistes de don Sturzo. Saint Augustin et saint Bernard offraient tout de même des garanties plus solides ! Enfin, il semble bien que les élections françaises dites « de droite » aient abusé Neuray sur les perspectives réelles du phénomène religieux chez nos voisins du Sud.

N'importe ! Les six articles recueillis dans *Cassandra* ont la valeur d'un témoignage. Il n'était pas inutile de mettre un nom sur la figure du lecteur passionné de Mgr Duchesne.

\* \* \*

*Portraits et Souvenirs* : c'est le second volume. Les portraits sont sept : Léopold II, Albert, Leman, Woeste, Jean Jadot, Edmond Picard, Godefroid Kurth. En outre, les éditeurs ont reproduit le texte d'une conférence magistrale où Fernand Neuray s'attachait à faire revivre, tels qu'il les avait connus, Stresemann, Mussolini, Clemenceau, Léopold II (deux fois nommé).

A dire vrai, je préfère le Neuray des articles de doctrine. Non que ces portraits soient dénués de valeur. Mais on s'attendrait à des évocations plus pittoresques. Pour ceux-là surtout qui ont eu la bonne fortune d'entendre, à table, à son bureau de la place de Brouckère, l'étrénelant Neuray de la conversation, les portraits que voici ont quelque chose d'un peu académique. J'avouerais, d'ailleurs, sans ambages que la conférence : *Des hommes que j'ai connus*, m'a plutôt déçu, lorsque je l'entendis prononcer dans la grande salle du collège Saint-Michel. Il me paraissait qu'un improvisateur né, comme le directeur de la *Nation Belge*, devait se présenter au public dans tout l'éclat prime-sautier, avec les gestes, les reprises, les vagabondages séduisants de l'anecdotier plein de verve.

Mais ce sont là regrets de luxe, si j'ose ainsi parler. N'allons pas nous plaindre : la mariée est belle. Tout bien considéré, au demeurant, n'est-ce pas un signe de noblesse que cet effacement du portraitiste devant son modèle? Fernand Neuray, qui pratiquait une langue impeccable, n'a jamais recherché, dans ses articles, l'effet facile. Pareil à ces peintres anonymes de notre école flamande, qui faisaient tenir toute la vie, toute l'expression d'un personnage dans le regard des prunelles, dans le lacs des veines d'une main, dédaignant les étoffes chatoyantes, les fonds verdoyants ou azurés, il va d'instinct au drame intérieur. L'homme ne l'intéresse que sous l'aspect moral, en raison de l'idée qu'il incarne ou de l'idéal qu'il défend. C'est la tradition même des classiques. Aujourd'hui encore, un Molière, un Racine peuvent se jouer en costumes de ville. Mais nous avons pris l'habitude d'accorder trop de place à l'accessoire, à l'accidentel, pour parler comme les philosophes. De là vient que ces portraits nous étonnent par leur sobriété. Sobriété n'est pas pauvreté. Il y a là comme un filtrage, comme une décantation : sont sacrifiés tous les éléments qui n'apportent aucune lumière sur le « caractère » du personnage. Depuis que Mussolini tient audience dans la salle de la Mappemonde, au Palais de Venise, que de fois nous l'a-t-on décrit, cet immense cabinet de travail, le plafond, le parquet, les murs qui font couloir! Fernand Neuray, à peine il a passé la porte, seul l'intéresse le Duce, l'homme; et, dans l'homme, le front, le regard : « *Mussolini est de taille moyenne, solide, trapu, de mise simple; col mou et veston; un stylo dépasse la poche; le front est large et haut; dans les yeux, qui ont l'air de vouloir transpercer le visiteur, de l'énergie, de l'astuce, de la fierté, de la bonté aussi.* » Ces détails mêmes du col mou et du veston ne sont pas mis là pour souligner l'intention pittoresque, mais parce que le Duce a fait, sur son visiteur, l'impression d'« un artisan distingué et racé ». De son maître Godefroid Kurth, qu'il a si bien connu, si profondément aimé, Neuray nous laisse ce portrait incomparable par le sens de l'essentiel : « *Il avait le front large, les yeux rayonnants, une bouche spirituelle.* »

A d'autres, le soin de nous conserver les moindres tics, de photographier les verrues des « grands hommes » : le mémorialiste se préoccupe, avant tout, de déceler les caractères et les intelligences. Chacun de ces portraits est comme un essai — un brillant essai — de psychologie contemporaine. Et cela vaut tous les croquis qu'un caricaturiste jette aux feuilles de son carnet.

De la deuxième partie de ce volume (« Souvenirs »), on retiendra surtout les notes pour servir à l'histoire du gouvernement de Sainte-Adresse. Cette histoire reste à écrire. Neuray l'a vécue dans la coulisse, avec assez de curiosité pour que rien ne lui échappât, assez de désintéressement pour que sa relation ne s'en trouvât point altérée. Pour n'épingler qu'un détail, nous savons maintenant, grâce à Fernand Neuray, que la journée de Lophem ne fut, en ce qui concerne le suffrage universel, qu'une conséquence : « *Le mal était aux trois quarts fait quand l'armistice surprit Messieurs les ministres et leurs états-majors, persuadés, pour la plupart, que la guerre ne finirait jamais.* »

La place m'est mesurée. Et il me resterait à parler du troisième volume : *Regards sur l'Europe*. Ce n'est pas, on le pense bien, le moins intéressant. Mais il importe de noter que Fernand Neuray n'est jamais mieux inspiré que lorsqu'il étudie un problème belge. Sa connaissance approfondie de notre histoire, de nos institutions le préparait le mieux du monde à sa mission de journaliste national. Je me défie un peu de ces Talleyrands au petit pied qui revisent, chaque matin que Dieu fait, en une demi-colonne de journal, la carte de l'Europe, voire du monde. Neuray n'avait que mépris pour les « épidermiques », pour ceux dont l'information hâtive et approximative ne dépasse guère le rayon des Encyclopédies.

C'est pourquoi, laissant aux spécialistes — ou aux touche-à-tout — les développements qui lui paraissaient échapper à sa propre compétence, le directeur de la *Nation Belge* s'est tourné, résolument, vers ce qu'on pourrait appeler la politique extérieure vue de l'intérieur. A cet égard, les éditeurs ont été bien inspirés de reproduire, sous le titre amer : « *La Belgique sacrifiée* », neuf articles datés de 1919, l'année du Traité de Versailles, et de reprendre, au chapitre « France et Belgique », une imposante série de vingt et un « papiers » — vingt et une variations — sur le même thème.

Je me bornerai à rappeler, rapidement, quelques-unes des idées de Fernand Neuray touchant les rapports franco-belges. Ici encore, il convient de réagir contre l'opinion commune. Elle tendrait à voir en Fernand Neuray un caudataire du Quai d'Orsay, dévoué jusqu'à la vassalité, docile jusqu'à la reptation.

Relisez cette admirable Lettre à Buré sur la responsabilité du relâchement de l'alliance franco-belge. Neuray, qui n'a jamais mâché ses mots, dénonce, l'une après l'autre, les erreurs, les capitulations de la politique briandiste, du « genévisme » à tous crins. Et nul ne peut ignorer, en Belgique, que le nom du directeur de la *Nation Belge* fut longtemps marqué du signe imprécatoire sur les registres des promotions honorifiques, *Berthelot regnante*.

Qu'est-ce que la francophilie de Neuray? Un postulat de géographie et d'histoire. Il s'en est expliqué plus d'une fois avec cette évidence aussi aveuglante que la clarté du jour, pour reprendre une de ses comparaisons favorites. « *Telle est notre politique. Elle obéit, comme elle le doit, au fait géographique et au fait historique.* » Mais — écoutez la suite — « *elle n'a pas d'adversaires plus acharnés que le petit quarteron d'impérialistes français qui voulaient nous maintenir au cou, encore en 1917, le carcan de la neutralité.* » « L'alliance nécessaire », comme disait encore Fernand Neuray, parce qu'elle n'est pas commandée par des préoccupations sentimentales, ne peut dépendre des vicissitudes de la politique intérieure. Que la France se jette dans l'expérience cartelliste, ce n'est pas cela qui déplacera nos frontières rhénanes, qui éloignera le péril prussien. Au contraire. Un fait est plus respectable que quatre cents députés « de goche ». « *Il s'agit de savoir si vous voulez que vos enfants portent un jour la livrée allemande.* »

Fernand Neuray n'avait pas suivi en vain les leçons de Godefroid Kurth. L'histoire reste sa grande passion, son redoutable arsenal. Lui qui savait que demain se fait aujourd'hui, mais qu'aujourd'hui se préparait hier, il n'aurait eu que du mépris pour ceux qui, paresse, snobisme ou malfaisance, veulent détourner notre jeunesse studieuse de l'étude du passé. Certes, il serait d'une courte philosophie de table — toujours — sur ce « perpétuel recommencement » des périodes historiques. Mais l'expérience nous enseigne. Nous n'avons pas le droit de négliger ses conseils. Lorsque Fernand Neuray fait à M. Jaspar, dont « la virginité (en matière de politique étrangère) est encore presque intacte », la leçon d'histoire, lorsqu'il oppose à la francophobie de nos gouvernants l'attitude de Léopold I<sup>er</sup>, prince allemand, d'éducation anglaise, élu roi des Belges contre le vœu d'un Sébastiani, mais qui, de par la vertu « nationalisatrice » de l'institution monarchique, va défendre, dès son élévation au trône, une politique d'amitié

franco-belge, l'ancien élève de Kurth démontre l'utilité de l'histoire, comme le philosophe grec démontrait le mouvement.

Mais il serait presque indécent d'épiloguer plus à loisir sur une question dont tous les termes ont été posés par Fernand Neuray lui-même, dont toutes les difficultés ont été tranchées au nom de notre seul intérêt national. Le lecteur de bonne foi qui tiendra à honneur d'éclairer sa lanterne jugera comme elles le méritent les sottises accusées portées, sous ombre d'indépendance patriotique, contre le plus indépendant des patriotes.

\* \* \*

Je n'ai rien dit des qualités littéraires de Neuray journaliste.

C'est un peu mon métier de lire des textes. Et j'avouerais, sans me faire beaucoup prier, que le métier est, neuf fois sur dix, fastidieux. Or ces trois volumes d'articles glanés au hasard d'une production de quelque quinze années, ces commentaires au jour le jour d'une « actualité » singulièrement dépassée, je les ai lus, je les ai même relus avec le plus solide des plaisirs.

Ce plaisir solide, c'est quelque chose qui ressemble furieusement au sentiment de sécurité. Neuray est un auteur rassurant. J'ai l'habitude de ranger les écrivains en deux catégories, de distinguer deux types : le type Taine, le type Renan. Le type Renan, aujourd'hui, prédomine. C'est-à-dire qu'un régime d'individualisme outrancier tend à acclimater, en littérature, les manies de M. X..., les pirouettes de M<sup>me</sup> Y... Il est entendu que n'importe quel gendlette a le droit de s'exprimer dans un jargon inquiétant. Nous ne sommes pas si loin de Renan. A cette différence près que l'auteur de la *Vie de Jésus* s'était forgé, à la mesure de ses rêves sans consistance, une langue d'une plasticité, d'une fluidité admirables.

Renan, « ce dangereux magicien qui enchante encore tant d'intelligences », disait Neuray, n'était pas l'homme de cet Ardenais de bonne souche qui n'est pas né si loin de Vouziers. Taine, son « pays », lui a donné, j'en suis convaincu, le respect des nobles ordonnances, nobles mais sévères, le goût de la phrase pleine, du mot juste. Je ne dis pas que Neuray soit un écrivain concis. La concision, c'est encore autre chose. Et chez Neuray, comme chez Taine précisément, je retrouve même une sorte de redondance qui sent le discours latin de rhétorique. Mais rien de lymphatique, au sens physiologique du mot. Je vous défie de lire un paragraphe, n'importe lequel, et de songer, ne fût-ce qu'un instant, à ce mal terrible du journalisme : le remplissage. Le directeur de la *Nation Belge* réalise le tour de force d'être à la fois abondant et vigoureux.

Je l'ai dit plus haut : les airs de bravoure n'ont que faire, chez lui. La seule préciosité, elle serait plutôt dans la ligne générale d'une pensée qui ne cherche pas à dissimuler ses coquetteries d'érudition. A cet égard, le style de Neuray — prenons le mot dans son acception la plus large — dégage, çà et là, un relent de pédantisme : style à col raide. La fréquentation assidue des historiens n'est pas toujours suffisamment corrigée par le commerce des hommes. « Lisez tant que vous pourrez, vous ne lirez jamais trop, mais apprenez la vie plus dans les hommes que dans les livres », avait cependant recommandé à l'étudiant de vingt ans son maître Godefroid Kurth. Mais Fernand Neuray avoue lui-même que les hommes sont moins lisibles que les livres. Et, d'autre part, je crois que tous ceux qui l'ont approché conviendront, avec moi, que le causeur rachetait, par la vivacité, par la mobilité du monologue qu'il parlait et jouait devant vous, ce que ses articles — dont la plupart furent dictés cependant — avaient d'un peu carré, de stéréotypé.

Je n'attache à cette dernière épithète aucune nuance péjorative. Je veux dire simplement par là que Fernand Neuray a créé un style Neuray et qu'il a fini par se copier lui-même. Ses collaborateurs les plus dévoués, ceux qu'il a formés à force de patience et

de bonté, en étaient tous là, qui plus, qui moins. J'ai souvent entendu faire cette réflexion, fort pertinente : « *La Nation Belge* est un journal dont tous les articles, quoique différents de ton, se rejoignent par quelque endroit. » Ce « joint » mystérieux, cette marque de fabrique, c'était l'apport personnel de Fernand Neuray correcteur. Correcteur invisible, le plus souvent. Mais on savait, au moment d'écrire telle phrase, qu'il se rebifferait devant telle image, telle construction.

Il voulait, il savait exiger que l'image fût logique, la construction itou. Sa langue n'a rien d'abstrait. Mais Taine, lui aussi, recourt à la métaphore. Qu'elle serve à éclairer la pensée : voilà le critère ! Et de même, la syntaxe, nuancée jusqu'à la rouerie, épousera tous les méandres de l'expression oratoire. Car il y a toujours, chez Neuray, cette préoccupation du discours direct qui trahit le débat public, le guide de l'opinion, le meneur de jeu.

J'avais souligné, au hasard du crayon, bien des passages que j'aurais voulu citer pour étayer, en quelque manière, ce jugement de critique littéraire. Mais il me vient comme une pudeur. D'appliquer à ce lutteur, à cet homme d'action la même mesure que nous appliquons aux mandarins sans responsabilité, n'est-ce pas faire d'assez vain commentaire ? Fernand Neuray est un de nos meilleurs prosateurs. Il serait intolérable de ne pas le relever. Au surplus, nul ne le conteste. Mais quand on a dit cela, il me semble qu'on a tout dit. La critique des genres implique des différences de perspective. Aux Belges qui liront *Cassandra*, *Portraits et Souvenirs*, *Regards sur l'Europe*, demandons surtout qu'ils fassent leur profit d'une exhortation désintéressée, sincère, ardente, nationale. A côté de la Prière sur l'Acropole, il y a aussi les harangues du Pnyx.

FERNAND DESONAY  
Professeur à l'Université de Liège.

## En quelques lignes...

Actualités

Les « Actualités », sont, au cinéma, pour qui sait les voir, une source intarissable d'observations curieuses et de réflexions instructives.

Evidemment, la plupart des pays d'où viennent ces bouts de film pris sur le vif leur ont appliqué avec soin la censure, et il faut renoncer à trouver, dans les Actualités, révélations sensationnelles, faits insoupçonnés ou spectacles inédits. Mais on ne saurait penser à tout ; il n'est censure si vigilante qui ne se relâche quant aux détails : le cinéma est l'art de faire valoir les détails. Puis il y a l'atmosphère. Il faut avoir bon nez pour sentir quel effluve entre mille dégagera aux narines d'un Français ou d'un Belge tel tableau moscovite, et réciproquement. Enfin le jus des Actualités est souvent composé de rencontres piquantes.

Après avoir vu dix mille Balillas remuer leur petit fusil dans un stade impérial, on peut fort bien recevoir un coup, par exemple, au spectacle d'une manifestation du « Front commun », sordide et braillard ; ou au contraire de vingt mille miliciens des *Stosstruppen* répétant fidèlement, à quatre cents lieues de distance, le geste des soldats-enfants de Mussolini.

Formes de la sincérité

Parfois le parallèle est plus subtil, ou le contraste plus intime. C'est ainsi que les cinémas de Bruxelles ont projeté successivement,

L'une des dernières semaines, des vues prises en Allemagne et en France, lors de manifestations officielles où des ministres également éminents avaient à parler.

Pour commencer, M. Goebbels, au *Sportpalast* de Berlin, invitait une assistance énorme à se réjouir avec lui des résultats du plébiscite sarrois. Pour finir, M. Flandin exposait les grandes lignes de sa politique aux convives d'un banquet laïque et républicain. D'une part, la discipline et l'ordre, la puissance unanime et on ne sait quel enthousiasme muet, concentré. De l'autre, le laisser-aller, l'indifférence, la dispersion. Malgré la barbarie des sentiments en jeu, la foule allemande paraissait empreinte d'une incontestable noblesse. Les convives français respiraient, il faut bien le dire, la plus flagrante vulgarité.

Quant aux protagonistes, leurs attitudes ne formaient pas une opposition moins saisissante. L'étrange Goebbels, fulgurant, émâché, martelait à voix presque basse des formules dures comme le métal, et qu'on sentait nourries de la substance même de son être. L'immense et mol Flandin, le visage empreint d'une sorte de distraction ennuyée, déclamaient un vague topo démocratique, fait de poncifs enfilés comme jambons au saloir, dont l'insincérité éclatait aux yeux et aux oreilles. Le premier exprimait le suc vivant de sa pensée pour dix mille auditeurs vibrant autour de lui, jusqu'aux profondeurs de la salle, et pareils à une montagne sauvage. Le second disait n'importe quoi à n'importe qui, dans une atmosphère de j'm'enfichisme intégral et de digestion.

Il faut bien dire que le contraste était saisissant...

#### Observation nécessaire

Naturellement, il serait injuste d'en tirer des conclusions visant les nations elles-mêmes, et tendant à juger celle-ci plus défavorablement que celle-là. La vraie Allemagne était sans doute au *Sportpalast*; la vraie France ne dînait pas au banquet de l'*Union démocratique et sociale*. Il serait injuste de comparer sur de tels indices les caractères, les énergies, les régimes et les gouvernants des deux pays. Mais le fait brut, le choc des deux images, n'en demeure pas moins une chose impressionnante, dont le sens ne devrait pas être perdu.

Les spectateurs belges l'« encaissèrent », comme on dit, avec des mouvements divers. Puis l'écran changea de mode; on vit couronner des bœufs gras, bondir des chevaux, courir des athlètes. Les « Actualités » continuaient.

#### « Littérature prolétarienne »

Il vient de s'ouvrir à Bruxelles, nous assure-t-on, une « exposition de la littérature prolétarienne » dont le nom seul est une chose bien curieuse. Car enfin, entend-on, par là la littérature faite par les prolétaires, celle qui dépeint le monde des prolétaires ou celle qui s'adresse aux prolétaires?...

Aucune des trois espèces, si nous en croyons le meilleur indice, à savoir le nom des messieurs qui, officiellement, appartiennent au prolétariat littéraire. Il en est de deux sortes, nous dit-on, les « précurseurs », et les « écrivains en pleine activité ». Parmi les premiers, on nous cite Charles de Coster, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Georges Eeckhoud, tous bourgeois bourgeoisissimes, rentés abondamment et faisant leur petit bonhomme de métier entre une paire de pantoufles et un coffre-fort bien garni. Quant aux « prolétaires en pleine activité », ce sont MM. Robert Vivier, Louis Piéard, Constant Burniaux, Pierre Hubermont, etc.

Ces écrivains ne manquent certes pas de talent, mais leur qualité de prolétaires, il faut bien le dire, est bien contestable, à moins de ranger uniformément parmi les « damnés de la terre » tous les

professeurs d'université, tous les instituteurs, tous les journalistes... et tous les parlementaires.

#### « Ecrivains de gauche »

S'agit-il plutôt de littérature dont l'objet est la peinture des mœurs populaires?... Mais non : la preuve, c'est qu'on nous présente, comme synonyme d'écrivains prolétaires, l'expression non moins extraordinaire : « écrivains de gauche »... Il faut donc, pour trouver place à la dite exposition, avoir des opinions internationales, pacifistes et démocratiques. Mais qu'est-ce que cela a donc à voir avec la qualité d'écrivain, avec le genre littéraire, avec l'école, avec le talent?...

Si enfin l'épithète « prolétarien » désigne plutôt les littérateurs qui écrivent des livres destinés au peuple, il faudra l'appliquer, immédiatement aux spécialistes de romans-feuilletons, aux auteurs de contes mondains, avec beaucoup de marquises et de duchesses, et à l'éditeur de la *Clé des Songes*. Au fait, cela pourrait faire une très jolie exposition.

#### L'inauguration d'une église du... VII<sup>e</sup> siècle

L'événement s'est passé à Naples, les jours derniers. Si vous demandiez à un Napolitain de vous indiquer l'église de Donna Regina (Notre-Dame la Reine), il vous conduisait sans hésitation vers un des monuments les plus remarquables du XVII<sup>e</sup> siècle baroque. En réalité, cette église, construite sur les plans de Giovanni Guarini et consacrée en 1649, porte bien le nom de Donna Regina. Mais elle l'a usurpé. Et l'histoire vaut d'être contée.

Dès le VII<sup>e</sup> siècle, Naples a connu un temple chrétien placé sous ce vocable. Il avait reçu les vœux de deux moniales de haut lignage : Anastasie, fille du duc Jean, et la propre fille d'Anastase, empereur de Constantinople. Le monastère, d'observance basilienne, était dédié à saint Pierre; mais on le désignait topographiquement d'après une colline dite le *Monte di Donna Regina* (du nom de la propriétaire du terrain sur lequel il s'élevait). Comme il arrive fréquemment, l'appellation topographique prévalut. Nous savons, par des documents d'archives, qu'au XI<sup>e</sup> siècle le monastère était ainsi désigné : *di Santa Maria di Donna Regina*. Il ne faut donc point chercher l'origine de ce vocable dans les libéralités de la bonne Marie de Hongrie, épouse de Charles II d'Anjou, roi de Naples (XIV<sup>e</sup> siècle).

Cependant, la règle basilienne avait fait place à la règle bénédictine, elle-même sacrifiée au profit de la règle franciscaine. Marie de Hongrie fit précisément remplacer l'antique petite église du couvent par une construction du plus pur gothique, le style en usage chez les disciples du Poverello. Jusqu'à ce que s'élevât, enfin, ce temple baroque dû au théatin Guarini.

Les religieuses avaient complètement perdu le souvenir de la chapelle primitive. Elles avaient même transporté dans la sacristie de leur nouvelle église le très riche mausolée de Marie de Hongrie. Aujourd'hui, grâce aux soins diligents du médiéviste Gino Chierici, la véritable Donna Regina est remise au jour. Et le peuple napolitain peut venir prier sous les voûtes gothiques de cette austère et mystique église franciscaine qui abrita les filles de deux princesses de sang.

#### Le Graal et les Cathares

La question du Graal est de celles qui préoccupent le plus les romanistes. Si l'on a pu dire, non sans quelque irrévérence, qu'on pouvait faire bouillir dans le chaudron celtique toutes les herbes de la Saint-Jean, à plus forte raison nous est-il permis de parler

d'incohérence et de confusion grandes dès lors qu'il s'agit de tixer la symbolique de *Parsifal*. Sur la nature même du Graal, les opinions sont divergentes. Les uns tiennent que le poète a voulu désigner le calice de la Cène; pour d'autres, Wolfram d'Eschenbach aurait en vue une simple pierre, douée d'ailleurs de vertus mystérieuses.

Un romaniste allemand, Otto Rahn, vient de proposer une nouvelle hypothèse, qui a du moins le mérite de l'originalité. Il accepte la donnée : le Graal = une pierre. Ce qui est nouveau, chez lui, c'est le rapport qu'il nous suggère entre les légendes du Graal et l'hérésie albigeoise.

On sait que l'hérésie néo-manichéenne des Cathares (les « Purs ») menaça dangereusement l'Eglise du XII<sup>e</sup> siècle. Il fallut, pour vaincre les Albigeois, la repression sanglante de Simon de Montfort. Les croisés mirent à sac Béziers, Carcassonne, des centaines de châteaux. Et l'on a pu faire dater de cette campagne sans pitié la mort de la poésie provençale, poésie aristocratique et courtoise qui ne s'épanouissait que dans la joie.

Or, si l'on adopte les conclusions d'Otto Rahn, la citadelle de Montségur, dernier repaire de l'insurrection albigeoise, devrait être identifiée avec le Montsalvat de *Parsifal*. La démonstration paraît téméraire. Et, dans son souci de défendre les vaincus, le romaniste allemand fait montre d'une partialité — disons : désarmante — en faveur des Cathares. Et voilà encore une belle bataille en perspective autour du Graal.

#### Gral et Venusberg

Ce qui laisse à rêver, c'est l'interprétation par une sorte de catharsis de ce mythe du Graal. Car nous connaissons une autre théorie, relativement moderne, qui passe, par une série d'intermédiaires, du graal-talisman à un paradis voluptueux, situé dans une montagne creuse.

Dietrich de Nieheim, le premier, fait le rapprochement entre le « gral » germanique, synonyme de liesse populaire, et une montagne enchantée qu'il situe en Italie : le *mons sanctae Barbarae*, près de Pouzzoles. Au demeurant, le vieux chroniqueur ne manque pas d'ajouter que les Allemands se trompent (*delusi*) quand, dans leur langage familier (*in vulgari*), ils appellent : der Gral » la montagne de Pouzzoles. Vénus, déesse des jeux et des ris, n'apparaîtra dans le séjour du « gral » que tout à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à propos de la légende du chevalier au cygne. Et c'est en 1582 seulement qu'un certain Fischart écrira qu'il veut visiter « *bey Putcolis; den Gral oder Venusberg* ».

N'importe : l'équation a été faite. Dès lors, on serait en droit de suspecter à priori une interprétation — celle d'Otto Rahn — qui rapproche du Graal l'hérésie des Purs entre les purs. Vénus ne doit pas faire excellent ménage avec ceux qui allaient jusqu'à interdire tout commerce charnel, même dans l'état de mariage!

Nous savons, d'autre part, que rien n'est plus précaire qu'une théorie sur l'origine, l'évolution ou l'interprétation d'un mythe. Tant qu'il y aura des érudits, les premiers rêves de l'humanité seront soumis à l'impitoyable critique des textes et des monuments figurés. Mais il n'est pas interdit de rêver encore, sur les pentes du Venusberg... ou bien du Gral.

#### L'ancêtre des opérations de Bourse

Ce serait un commerçant portugais, José da Veiga, établi à Anvers.

Il composa un livre *Confusion de Confusiones* (Amsterdam, 1688) divisé en quatre dialogues. Lesquels ont lieu entre un « philosophe pointilleux », un « marchand prudent » et un « actionnaire érudit ».

Veiga y décrit la « négociation des actions, leur origine, leur étymologie, leur réalité, leur jeu avec tous ses embrouillements » (*sic*).

José da Veiga, qui avait commis dans sa jeunesse des éloges, épithalames et oraisons funèbres, ne manquait pas de verve. Pressé de donner son avis sur l'origine des opérations de Bourse, l'actionnaire cite, tour à tour, comme parrains des agioteurs, Job sur son fumier, Absalon, Lucifer, Balaam, Sancho Pança (« à cause de la panse dont se gonflent ceux qui s'y adonnent lorsqu'ils reconnaissent que le bonheur leur souffle bien et que la chance les pousse »), Pallas, le roi qui devint enragé, Neptune, le dieu Mercure.

Les maximes des joueurs seraient les suivantes : 1<sup>o</sup> ne donner de conseils à personne; 2<sup>o</sup> il n'y a rien comme gagner et se repentir; 3<sup>o</sup> les délais de paiement représentent pour les actionnaires des trésors enchantés; 4<sup>o</sup> celui qui veut s'enrichir par ce négoce doit avoir nécessairement de la patience... et de l'argent.

Signalons encore que l'humaniste portugais nous a laissé des détails curieux sur la pratique des opérations boursières au XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas d'endroit fixe dont on puisse dire qu'il est le siège des agioteurs. Néanmoins, le Damo et la Bourse sont les centres les plus fréquentés. Le « négoce » commence sur le Damo et y dure de 10 heures à midi; de midi à 2 heures, on « travaille » plutôt à la Bourse. « Le Damo (nous citons) est une place où se trouve un palais appelé Hôtel de Ville. (Les Flamands la dénomment *Dam*, mot signifiant digue construite pour contenir les eaux.) Sur cette place, il y a donc une digue pour défendre contre l'Amstel la ville d'Amsterdam — corruption de *Amstel-Dam*. »

#### Nos vieilles marionnettes

Celles qui font encore la gloire du théâtre populaire de Liège conservent leur séduction naïve et leur expression savoureuse. Dans l'originale république d'Outre-Meuse, Tchanchèt reste le meilleur gardien des traditions. En Roture, les vieux Mystères sont joués comme nulle part ailleurs. Chaque année l'Enfant-Jésus y renaît entre une Vierge candide et un saint Joseph bonhomme qui accumule, en parlant, les wallonnismes et les exclamations. Le jeu est dans la salle autant que sur la scène. Au moyen d'une longue baguette, un régisseur de fortune rappelle au silence les spectateurs trop excités. Hérode représente toute la méchanceté du monde et pour défendre l'Enfant-Dieu et les Saints Innocents, l'empereur Charlemagne lui-même n'hésite pas à retraverser les siècles. Les preux chevaliers et Roland prêtent leur épée. Mélie elle-même, la fille de l'Empereur, vient faire sa révérence, non sans être rappelée au protocole par son auguste père. Et Tchanchèt mène le jeu sans douter de son importance. Plus tard le mystère de la Passion se déroule et le tireur de ficelles ne peut se résoudre à faire du soldat qui veille sur l'agonie du Christ un homme impitoyable. Il se penche avec toute la générosité des simples sur la soif et la misère du Rédempteur et il lui parle familièrement de sa Résurrection.

Dans ce théâtre sans conventions, plus le rang occupé par le personnage est élevé et plus grande est la taille de la marionnette. Il y a là un sens naïf de la grandeur et qui n'est pas sans faire impression sur un public particulièrement enthousiaste. Pour ceux qui assistent à ce spectacle, ils en reviennent réconfortés et convaincus que la foi des premiers âges n'est pas morte.

#### Les nouvelles

Quant au Guignol qui rosse le commissaire et dupe le gendarme, il rentre définitivement dans la coulisse. La marionnette s'affine en se modernisant, et tandis que renaît l'esprit d'enfance, l'art

regagne tout ce qu'une grossière puérilité lui avait, jadis, fait perdre.

Les Piccoli et les marionnettes de Salzbourg sont, tant du côté vestimentaire que du côté de leur agencement, des merveilles et la perfection de leur mouvement est inégalable.

Cependant l'étranger peut nous envier aujourd'hui des créations nouvelles et qui nous permettront de tenir désormais un rang des plus honorable dans le théâtre des fantoches. Nous voulons parler des marionnettes du Péruchet, qui sont des chefs-d'œuvre de composition expressive. Leur inventeur est arrivé à leur donner des attitudes individuelles et scéniques tout à fait étonnantes. C'est leur jeu que la pièce sert à mettre en évidence et de là vient que celle-ci demeure à dessein, schématique, dépouillée, sans luxe de paroles et de dialogues, concentrant volontairement toute l'expression dans le geste. Le détail qui accroche l'imagination est surtout dans l'habillement du personnage méticuleusement conçu. Des jeux de lumière interviennent. Le sens visuel est impressionné au plus haut point. Le créateur du Péruchet n'hésite pas à unifier ses effets par l'accompagnement des plus grandes musiques classiques. La *Chèvre de Monsieur Seguin* s'harmonise mieux qu'on ne pense par du Chopin; aux accords du *Ballet égyptien*, *Schéhéra-zade* atteint sa plus poignante expression.

M. Speider, alias M. Péruchet, a réalisé aussi des compositions modernes d'un symbolisme audacieux et sympathique. Ainsi la marionnette symbolisant l'Argent. Ainsi celle qu'il appelle l'*Apocalypse*: l'une et l'autre hallucinantes. Elles figureront à l'Exposition de 1935 et représentant notre art et l'un de nos meilleurs artistes, elles seront sans aucun doute d'excellentes ambassadrices.

#### Le terme

Le mois commence ou se coupe par cette hantise. Les plus beaux rêves s'achèvent sur un chiffre obsédant et les timbres des quittances nous rappellent de la lune où nous avons cru pouvoir vivre sans argent et sans propriétaire. Nous nous découvrons tout à coup une âme d'anarchiste et pour maudire nos proches créanciers (vrais ou imaginaires) nous montent aux lèvres les invectives de Léon Blois.

Ce n'est pas la peine de prendre à témoin les temps où nous vivons. A toutes les époques, les gloires littéraires et les intellectuels impécunieux ont souffert, à la veille du terme, entre les mains du « possédant ». Si bien qu'ils fussent, à d'autres jours, dans leur grenier et à vingt ans, ou dans leurs meubles, au lendemain d'une édition, ils ont redouté la date inexorable du terme et sucé leur plume en songeant sans indulgence à une lamproie, à un vautour, à un requin.

Rien ne change, et les arrêtés-lois ne sont que consolation passagère. Le 1<sup>er</sup> et le 15, le Mont-de-Piété connaît la grande affluence. Le bouquiniste du passage ne donne même plus un franc d'un Virgile annoté. Et le plus pur poète quitte en hâte ses muses pour sa table de multiplication. Il fait des opérations en commençant par le haut, puis par le bas, prend en désespoir de cause une moyenne entre les deux résultats tout comme Cosinus. Hélas! le total se chiffre obstinément par un zéro vide et affolant. Le concierge est dans l'escalier. C'est le moment de relire la prière de Jehan Rictus :

*Eun' Mason Seigneur, un foyer  
Où y aurait pus à travailler  
Où y aurait pus de terme à payer  
Pus d'proprio, pus d'pip'let, d'huissier  
Y suffirait d'êt su' la terre  
Crevé, loufoque et solitaire  
D'sentir venir son dernier soir  
Pour pousser la porte et s'asseoir.*

#### Guérison par l'esprit

Il ne faudrait tout de même pas faire une sorte de thaumaturge de Mary Baker Eddy que Stefan Zweig cite parmi les guérisseurs de l'esprit. On a fait trop d'honneur à cette femme, plus extravagante qu'extraordinaire, plus sottise qu'intelligente, et qui n'inventa rien. En réalité, cette guérison qu'on dit avoir été à l'origine de son action religieuse fut une stupide comédie. C'est par fainéantise qu'elle joue la malade pendant toute sa jeunesse. « *Hysteria mingled with bad temper* », dit très justement le médecin de famille : de l'hystérie et un mauvais caractère. C'est par fainéantise qu'elle fait des disciples qui travaillent en son nom. Cette prétendue apôtre est la plus ridicule des aventurières. Son apostolat est un trafic. Elle a l'impudeur sacrilège de mêler le christianisme et le Christ à ses niaiseries. Pas plus que celle du Père Antoine, la doctrine de la fondatrice de la *Christian Science* n'est très neuve. Elle se vante de l'être et c'est tout. Bossuet ne prétendait pas avoir découvert qu'une âme forte « est maîtresse du corps qu'elle anime ». Et si tant est qu'il faille citer tous ceux qui ont préconisé les exercices héroïques de guérison par l'esprit, pourquoi ne point parler de Molière et du *Malade imaginaire*? Les humoristes et les savants ont d'ailleurs fixé comme il convenait les limites de la « force d'idéation ».

Il faut bien avouer que cette « fameuse guérison par l'esprit » a tué au cours des siècles plus de malades que la médecine officielle et orthodoxe.

Pascal a su mettre les choses au point en écrivant sa prière « pour le bon usage des maladies ». Et parmi les femmes qui ont eu là-dessus de géniales clartés, qui en ont fait le but de leur vie héroïque, le prétexte de leur rayonnement, c'est Katherine Mansfield, France Pastorelli, Marcelle Sauvageot, Suzanne Fouché dont l'histoire se doit de retenir les noms. Celui de Mary Baker restera seulement pour nous édifier sur l'incurable propension des hommes à se lancer dans la métaphysique des charlatans et à se transformer en imbéciles, pour ne pas dire en « gogos ».

## Ami du peuple

Aristophane, prince de la satire, fut, assure-t-on, en de reculés jadis, le contemporain du crépuscule d'Athènes. Volontiers, cependant, à lire telle de ses tumultueuses comédies, le soupçonnerait-on plus moderne. Pour qu'elles aient jailli d'un cerveau si lointain, ces psychologies d'immédiate et frappante actualité, il faut vraiment que la Sagesse des Nations n'erre point lorsqu'elle certifie avec l'Ecclésiaste qu'il n'est rien de neuf sous le soleil.

Voici, parmi toutes, cette célèbre et courageuse comédie des *Chevaliers*, qui pourchasse de ses quolibets et de ses énormes huées, en la personne de Cléon, idole de la démagogie athénienne, tous les bas courtisans de la plèbe. Si dangereuse paraissait l'audace du satirique, nous dit Paul de Saint-Victor, « qu'aucun acteur n'osa jouer le rôle, qu'aucun fabricant de masques ne voulut modeler le masque de Cléon. Alors, Aristophane se barbouilla le visage de lie, couvrant ainsi sa hardiesse de la couleur de Bacchus, et il monta sur la scène pour représenter son ennemi ». Cette satire immortelle n'est pas même d'hier, elle est d'aujourd'hui, et ce sont des contemporains vite reconnus qui se dissimulent sous la face grimaçante de son cynique héros.

Si Cléon se rue à l'escalade du pouvoir, ce n'est point, on s'en doute, qu'il rêve d'aider au triomphe de quelque juste et noble

idée, de veiller jalousement sur les gloires de la patrie et d'ajouter peut-être à leur splendeur; non, c'est parce qu'en le ténébreux chenil de son âme une meute d'appétits féroces, de passions affamées hurle effroyablement après la proie. Sa cupidité entrevoit de l'or, son vice flaire de l'orgie; il convoite l'ivresse des haines repues et les voluptés de la force. La politique? Une industrie lucrative. C'est pour jouir qu'il veut gouverner.

Mais il sait bien, cet homme habile, que ces choses-là ne se clament point sur les toits sans péril, et qu'un peuple, si déchu soit-il, se déciderait malaisément à devenir le marchepied de si viles ambitions. Il importe de donner à Démos le change sur son ignominie.

Et rien de plus facile : pour le peuple crédule et naïf, la journée des dupes n'est-elle pas éternelle? « Je sais les mets qui lui plaisent », dit le gros Cléon, sans cesse attentif à les lui cuisiner.

Il a, pour séduire la multitude, les dons requis. Une voix terrible, d'abord, et le langage des halles. Ses poumons de bronze rugissent l'invective. Des gestes d'énergumène illustrent ses vociférations grossières et brutales. Malheur à qui l'attaque ou le contredit : il ne réfute point ses adversaires, mais les étourdit, eux et l'assemblée, de ses hurlements.

Ce braillard est d'ailleurs passé maître dans l'art abject de flatter. Nul, mieux que lui, ne caresse et ne choie, ne fait avec plus de platitude, devant Sa Majesté la Foule, le chien couchant. A un rival de popularité il jette ce stupéfiant défi : « Oh! tu ne me vaineras pas en flagorneries! », et c'est lui qui triomphe, en effet, dans cet ignoble tournoi. Professionnellement et seul, il est l'ami de ce peuple dont le bonheur, à l'entendre, accapare les soucis de ses jours et les rêves de ses nuits. Sa bouche aux merveilleuses promesses annonce aux prolétaires béants de chimériques paradis dont il sera, pour l'amour de ses frères, et dès demain, le conquérant sublime. Et, comme il sied, Démos, incurable jobard, pris à cette hypocrite parade de dévouement, nourrit son courtisan. Puissant, dit Aristophane, dans la cité des gobe-mouches, Cléon, qui a maints tours dans son sac, vit royalement des bonnes grâces de la plèbe qu'il berne.

L'ignorance, chère au Nombre régnant et présage sûr de fortune dans toutes les démagogies, est, chez ce drôle, sans bornes comme l'audace et la servilité. Mais qu'il est, en revanche, expert à deviner les préjugés et les appétits, à cajoler les uns, à exciter les autres!

Son fructueux métier consiste à sans cesse réveiller les passions assoupies au cœur des misérables. Dans les ténèbres qui l'assiègent, le cerveau des masses aveugles est prompt à l'effarement et au soupçon. Cléon sera la sentinelle qui sonne les fausses alarmes. Partout il découvre des machinations suspectes; à tout instant le voilà sur la trace de quelque monstrueux complot. Les ennemis du peuple, c'est lui qui les dénonce avec fracas, en des philippiques indignées, car, mieux que personne, il sue à froid. Et, si le peuple n'a point d'ennemis, qu'importe! Cléon en invente et goûte une volupté plus profonde à foudroyer des innocents.

Comme d'autres respirent, il ment. Il incarne l'impudence. Il est le virtuose de la diffamation. « A moi, mes chers mensonges! », s'écrie-t-il au moment de se précipiter sur l'adversaire. Et dans tous les esprits croissent, pareilles à l'ivraie, ses calomnies.

L'envie, fertile en suggestions sauvages, tente perpétuellement, dans leurs taudis, sous leurs guenilles, les meurt-de-faim. Pour les déchaîner à certaines heures contre les heureux, s'il en est, et les riches, s'il en reste, un mot suffit : c'est Cléon qui le prononce. Il préconise le pillage et la spoliation. « Je volerai des pains aux autres pour te les servir », hurle-t-il, et la populace trépigne, et la canaille acclame son champion.

Violent, plein d'injures et de menaces, il est le fauve clairon de l'émeute, le prophète sinistre des catastrophes sociales. « Je vais m'élançer sur vous comme un terrible ouragan qui bouleverse

et la terre et la mer au gré de ses fureurs. » Car la tempête est son rêve. Pareil, selon le poète, aux pêcheurs d'anguilles qui ne prennent rien dans l'eau limpide, il agite la vase pour que la pêche soit bonne. La poussière d'un grand désastre enveloppera d'un propice brouillard ses friponneries.

Parfois, lorsque le candide Démos a le dos tourné, Cléon, en veine de cynisme, se démasque brusquement. Il faut l'entendre, alors, railler ceux qu'il gruge. Il s'en va, raconte-t-il en se vantant, rôder près des cuisiniers et leur dire d'une voix douce : « Regardez, mes amis, ne voyez-vous pas une hirondelle? C'est le printemps qui s'avance ». Tandis qu'ils ont le nez en l'air, Cléon dérobe avec subtilité quelque morceau de viande. La joyeuse farce, n'est-ce pas? et quel admirable symbole de l'amour voué au peuple par son valet!

Tel est Cléon, que peignit Aristophane, prince de la satire dans Athènes. Le portrait manque-t-il d'actualité?

MAURICE DULLAERT.

## « Taille de l'homme »<sup>(1)</sup>

Le paysan chrétien, voyant les étoiles, voyait Dieu. Qu'importe que les astres fussent démesurés par rapport à son personnage, puisque Dieu le voyait, lui, et l'aimait, si petit qu'il fût? Non seulement le paysan chrétien voyait Dieu, d'une vue intérieure, mais il était vu de Dieu. Il connaissait par son intelligence, il était connu par une intelligence — l'Intelligence même — et, entre ces deux intelligences, il y avait le lien de l'amour. On n' imagine pas un Dieu immatériel, on ne se représente pas un Dieu immatériel, mais on peut aimer un Dieu immatériel pour peu qu'on sache qu'il vous aime. Parce qu'il est situé en dehors de la matière et qu'elle lui obéit dans sa totalité, les dimensions de la matière perdent par là toute importance. L'esprit étant lui-même sans mesure, qu'importent les mesures matérielles à l'esprit? Le chrétien n'était pas épouvanté comme nous par l'énormité des nombres, puisque Dieu est infini. Et cet infini même ne le consterne pas, bien qu'il ne puisse le comprendre, puisqu'il lui a été dit que sa personne est faite à l'image de Dieu, et que Dieu lui a envoyé son fils qui est Dieu et en même temps homme. Religion bien plus humaine encore que la païenne et bien plus faite encore à notre taille, puisque Dieu a été un de nous. Puisqu'il a eu exactement une fois nos dimensions, puisqu'il a eu un corps tout pareil au nôtre, puisqu'il n'habitait pas seulement le sommet des montagnes ou l'extrémité de la nue ou les profondeurs de la terre ou les retraites des forêts, mais qu'il vivait comme nous dans une de nos maisons, dans nos rues, mangeant et buvant, dormant comme nous, nous parlant : puisqu'il est né, puisqu'il est mort, puisqu'il a souffert, et qu'il a saigné, et qu'il a gémi avant de mourir, — et il était Dieu. Il n'y a de véritable différence entre la religion païenne et la chrétienne que par la personne du Christ, car du moment qu'il est là, et qu'il est vraiment le Christ, que m'importent désormais les abîmes où la lumière circule droit devant elle, mettant des centaines, des milliers, des millions d'années pour nous parvenir; où les nébuleuses, comme des serpents roulés sur eux-mêmes, ouvrent inutilement leurs anneaux pour les refermer à nouveau, tout aussi inutilement, car on n'en voit pas le produit; où les gaz accroissant peu à peu leurs densités s'agglomèrent,

(1) Ces pages sont extraites d'un volume à paraître bientôt, sous titre, chez Grasset, à Paris.



c'est-à-dire deviennent liquides et de liquides enfin solides, étant froids d'abord, puis plus chauds et encore plus chauds; et semblent ensuite redescendre d'eux-mêmes vers eux-mêmes : on entend leur point d'origine qui est la nivellation de la température, la disparition progressive des différences de niveau, une universelle tiédeur et une parfaite immobilité, symbole de la mort parfaite (d'où rien ne semble jamais devoir renaître). Qu'importe alors aussi que notre petite terre et nous, les hommes qui sommes dessus, participions mécaniquement à cette évolution irréversible? Car il faut bien marquer ici l'énormité du désastre et qu'il ne s'y agit pas que de chacun de nous, de chacune de nos personnes, mais aussi de tout ce que nous avons pensé, tout ce que nous avons senti, tout ce que nous avons fait, toutes nos œuvres, tous nos chefs-d'œuvre, toutes nos peintures, toutes nos sculptures, et non seulement nos palais, mais nos maisons; toutes nos inventions, toutes nos machines, tout ce qui fait notre raison d'être, tout ce dont nous sommes si fiers; et que tout s'en ira et nous nous en irons et jusqu'à notre souvenir, et les bases de tout, c'est-à-dire la terre et notre soleil et notre système solaire réduits finalement à une pâle substance gazeuse sans conscience, sans mémoire, tiédeur suspendue, sans communications avec rien ni avec elle-même, quelque part dans l'infini. Mais qu'importe, dit le chrétien, puisque le Christ est là et qu'il est esprit et que je suis esprit moi-même; que je suis en rapport avec lui par l'esprit et à travers lui avec Dieu, car il est homme et Dieu et j'ai quand même été conçu à l'image de Dieu et sa présence parmi nous en est l'attestation formelle. Qu'importe l'universelle destruction, car elle n'est que matérielle, qu'importe la disparition de la vie terrestre, de ce que vous appelez la vie, puisque la terre n'en est pas le lieu, et que la vie terrestre n'est qu'une fausse vie, dit le chrétien, une vie toute provisoire, une vie d'épreuve et d'attente à quoi la vraie Vie succédera? Nous sommes nés pour l'éternité, dit le chrétien, que nous importe le moment? que nous importent aussi les fausses quantités qui nous obsèdent, et d'ailleurs illusoire puisqu'elles ne sont que des quantités? — nous nous sommes réfugiés dans la seule qualité, dont le nom est amour, parce que Dieu nous aime et il est le parfait amour. Il est la perfection en tout et il nous délivre de l'imperfection, qui est les nombres, qui est les distances, toutes les espèces de mesures qui peuvent bien offrir encore un sens pour l'esprit, mais pas pour le cœur. Et le cœur, lui, est en repos; le cœur, lui, écoute et il aime. Et c'est ainsi que le chrétien garde en quelque sorte sa taille au milieu même du bouleversement que les progrès techniques ont introduit dans l'univers, parce qu'il ne fait pas partie de cet univers ou qu'il n'y appartient que par son corps dont il fait abandon d'avance; serrant étroitement contre lui, au moment du naufrage, une assurance précieuse que ni les rafales du vent, ni le déferlement des vagues ne pourront lui arracher.

\* \* \*

On me pardonnera d'insister avec tant de maladresse sur quelques vérités premières, où je ne sais que trop qu'il est de mauvais ton, pour qui du moins se mêle d'écrire, de paraître s'attarder. Un esprit délicat peut bien les débattre en lui-même, et comme malgré lui, et parce qu'il y est forcé; il se gardera avec soin de s'en occuper publiquement. Les questions qu'elles soulèvent étant sans réponse, du moins pour la raison, il est enfantin de se les poser. Elles ne peuvent guère servir qu'à des développements poétiques, et d'une poésie d'ailleurs bien usée : la poésie du pourquoi, à quoi il convient sans doute de préférer la science du comment.

Mais ces mêmes questions, précisément, ne passionnent-elles pas tous les hommes, j'entends aussi les hommes obscurs, les hommes qui ne raisonnent pas, mais qui vivent, qui souffrent, qui sentent?

Laissons les « spécialités » de toute espèce aux spécialistes : ils se tiennent au bout des branches; ici nous sommes au tronc ingrat, mais émouvant, aux racines mêmes du tronc. Qu'une époque ait remis tout en question, et c'est bien le cas de la nôtre, qu'est-ce à dire, sinon qu'elle a aussi envisagé telles vieilles solutions métaphysiques et religieuses, qu'elle les a même vécues encore, puis qu'elle s'en est détachée? Et qu'est-ce à dire, sinon que c'est ce détachement même qui la précipite vers les solutions révolutionnaires, puisque toute la vieille société était fondée sur certains principes métaphysiques et religieux? Il n'y a de crise que métaphysique : l'économique ne fait que suivre, étant physique. L'homme consciemment ou inconsciemment commence par se dire : « Qui es-tu? » C'est ensuite seulement qu'il se demande : « Qu'as-tu? » Le chrétien avait tout encore en n'ayant rien : mais si l'homme n'est plus chrétien? N'assiste-t-on pas présentement aux phénomènes provoqués par telle vue désespérée que l'homme a portée sur ses destinées et celles du monde; puis par le besoin qu'il a eu de s'y trouver des compensations. Il n'est plus, il veut avoir. Car les mêmes vues toutes quantitatives qu'il a portées sur l'univers, il les porte maintenant sur lui-même; et il voit, par exemple, qu'il mange mal et que d'autres mangent bien, qu'il est étroitement logé et que d'autres vivent trop au large; que ses habits sont vieux, que ces autres sont vêtus de neuf. L'homme qui ne possède rien, c'est-à-dire une majorité, l'homme qui ne considère en lui que le nombre, ainsi qu'on lui a enseigné de faire, l'homme devenu quantité lui-même, et qui ne fonde ses droits que sur cette quantité, se trouve placé alors en face d'un monde qu'il ne peut pas ne pas voir être tout départagé entre un petit nombre d'exploiteurs et un grand nombre d'exploités. Si la seule question est d'avoir, il ne peut pas ne pas considérer que quelques-uns ont dans le monde, et que la plupart n'ont pas. Précisons bien qu'ici encore les « bourgeois » (ou les capitalistes) ont commencé. Les bourgeois, les premiers, se sont préoccupés d'avoir et d'avoir le plus possible. Les bourgeois, les premiers, ont commencé à ne voir dans l'homme qu'une quantité et une quantité utilisable, se disant : « Comment en tirer profit? » Et n'est-il pas tout naturel que l'homme, dont on a longtemps profité, finisse par se demander comment il va s'y prendre pour que l'exploitation cesse : alors surtout qu'on vient de le persuader qu'il n'a qu'une vie, qu'il n'y en a point d'autre, d'aucune espèce, nulle part; que cette vie est courte, qu'elle va bientôt prendre fin, qu'il n'y aura donc rien après, c'est-à-dire aucun jugement, ni aucune condamnation, aucune réhabilitation non plus, et qu'ainsi la justice est une affaire purement terrestre et qui doit être réglée sur la terre et tout de suite, faute de quoi elle ne le sera nulle part, ni jamais. Ne disons pas seulement que les Soviets sont excusables de condamner la religion, ne disons pas seulement qu'ils y sont forcés matériellement, étant dans la nécessité de supprimer d'abord les puissances qui leur sont hostiles; disons qu'ils doivent, moralement, le faire au nom d'une foi dont ils vivent. Pourquoi les accuser de fanatisme? Le fanatisme intervient nécessairement, toutes les fois qu'une croyance active entre en jeu. Le bourgeois, lui aussi, est souvent athée, mais il l'est passivement. Il ne croit pas assez à son athéisme pour s'en faire un principe d'action. athéisme reste passif; l'athéisme soviétique, lui, est actif : c'est une antifoï, c'est-à-dire une autre espèce de foi (là est sa supériorité). L'athéisme bourgeois est à base de tolérance; il coexiste et cohabite volontiers avec les croyances les plus opposées; il dit : « Je ne crois pas, mais je ne vous empêche pas de croire. » Le bourgeois ne croit pas assez, même négativement. Car toute religion ou toute antireligion déploie à l'infini autour de ses principes ses conséquences : de sorte que l'aboutissement de la tolérance bourgeoise n'est pour finir que confusion.

La société bourgeoise, en ce moment-ci, est dans un état

d'extrême confusion. Quelques-uns de ceux qui en font partie croient que Dieu existe; pour les autres, Dieu n'existe pas. Cette base de toute morale et même de toute sociologie est tantôt niée, tantôt affirmée, le plus souvent ignorée et volontairement ignorée : la société bourgeoise d'aujourd'hui n'est plus qu'un assemblage d'individus sans cohérence et que seule une armature de lois très compliquées, sans compter la force armée, les tribunaux, les douanes, une monnaie, maintient encore debout. Et peut-être, plus profondément encore, ce qui la maintient debout, mais bien momentanément, c'est sa profonde indifférence, l'impossibilité totale où sont la plupart des individus qui la composent à se déterminer, à faire un choix et par conséquent à aimer et par conséquent à haïr; — de sorte que, comprenant les risques matériels que ferait courir à chacun d'eux l'écroulement du système, ils préfèrent encore s'en accommoder, quels que soient les inconvénients qu'il présente. C'est une société durcie et pétrifiée à l'extérieur, qui cache des organes à moitié liquéfiés; c'est-à-dire que, sous le couvert de ce système social, ce n'est plus une société au vrai sens du mot qui s'abrite, mais deux ou trois sociétés ou davantage, cohabitantes, juxtaposées, hostiles l'une à l'autre, mais sans bien le savoir, et où personne ne croit plus que quant à soi-même, ce qui est une façon faible de croire, car qui croit fortement croit aussi pour autrui. L'athée bourgeois dit : « Dieu est absurde », il ne dit pas : « Dieu est un mal ». Ou, s'il le dit, il ne voit pas ou ne veut pas voir les conséquences de ce mal, qui sont immenses; le laissant déployer librement ses effets.

\* \* \*

Le bolchévisme, lui, est le premier exemple (du moins dans les temps modernes) d'une société fondée tout entière sur un seul plan : le plan terrestre; c'est en quoi il nous intéresse particulièrement ici. Le bolchévisme tente pour la première fois de fonder une société où Dieu ne soit pas seulement oublié, mais nié et radicalement nié : voilà la grande différence qu'il présente avec la nôtre. Qui ne voit que nous-mêmes, j'entends toutes les grandes nations contemporaines, nous nous occupons assez peu de Dieu. Les Soviets, eux, s'en occupent pour le combattre même dans son absence, on veut dire pour le combattre dans la personne de ceux qui y croient encore, de sorte qu'ils le rendent en quelque manière présent. Leur athéisme ne dit plus seulement : « Dieu n'existe pas »; ils disent : « Il faut détruire chez l'homme jusqu'à l'idée de son existence, car c'est sur cette idée qu'est bâtie l'injustice humaine. » Ils parlent au nom des exploités, ils disent : « Il n'y a qu'un Dieu, qui est le Dieu des exploités. » Ils n'évoquent ainsi qu'un fantôme et qui n'est pour eux qu'un fantôme, mais le bizarre est qu'en l'évoquant ils lui restituent en quelque manière l'existence, si bien que Dieu est bien plus vivant pour eux, quoique mensonge, que pour nous. Car ils se conduisent et s'organisent en tout *contre* lui et non pas dans l'oubli de lui, comme nous. Ils tirent de lui, on veut dire de sa négation, un principe émotif, ils en sont émus, et par conséquent mus, c'est-à-dire déterminés par lui à leur insu dans tous leurs actes : de sorte que leur morale par exemple, étant exactement antichrétienne et entièrement renversée, parodie à merveille et comme symétriquement la morale chrétienne, ou plutôt le moralisme chrétien. Eux aussi s'occupent de « relever » les buveurs et de « racheter » les enfants errants non plus au nom de Dieu, mais au nom de la société. La société remplace Dieu : il y faut croire comme à Dieu. L'athéisme redevient une foi, il croit aussi à un « monde meilleur »; l'athée, cette espèce-là d'athée a lui aussi une espérance (nous verrons tout à l'heure laquelle). Et il fonde vraiment à neuf par le renversement total de toutes les valeurs métaphysiques, ce qui est la seule façon de fonder à neuf. Il redonne à l'homme une taille, la taille qu'il avait perdue.

Il ne le mesure plus à l'image de Dieu, il n'en fait plus une image de Dieu, il ne le situe plus comme le païen dans une nature finie et faite à sa mesure; mais, se détournant à la fois de toute présence immatérielle dont il nie jusqu'à la possibilité et de l'espace matériel qui lui apparaît sans limites, il tente de lui assigner du moins une juste place au sein de la société.

Et, de nouveau, ces questions : Qu'est-ce que c'est que l'homme? D'où est-ce qu'il vient? Où est-ce qu'il va? De nouveau et toujours, ces mêmes questions qui sont absurdes, on le sait bien, mais c'est précisément pourquoi on se les pose. On envie les esprits pour qui elles ne se posent pas. Ce sont des esprits délicats, avertis, cultivés, rompus à toutes les subtilités de l'analyse, et dont le seul tort est de n'aborder les problèmes, si on peut dire, que par leurs extrémités. Des esprits comme Normale en forme chaque année, la Sorbonne aussi, Centrale, Polytechnique, et toutes les universités du monde, et qui sont sans doute très divers, mais qui ont ceci en commun qu'ils témoignent tous d'une étrange peur à l'égard du radicalisme, on veut dire qu'ils ne redescendent nulle part aux racines de rien. Les Soviets, eux, sont plus grossiers, en quoi j'aime mieux les Soviets. Les Soviets sont plus brutaux, mais par là même plus humains. Les Soviets, on l'a assez vu, ne craignent pas le ridicule; les spécialistes, en tous genres de spécialités, craignent essentiellement le ridicule, c'est pourquoi ils se réfugient dans leurs spécialités. Et le monde va pendant ce temps. Le monde va comme il peut et les spécialistes le laissent aller comme il peut, ne prétendant intervenir qu'à l'intérieur de leur spécialité : les Soviets, eux, veulent refaire le monde. Les Soviets ont du moins pour eux qu'ils ont vu souffrir et qu'ayant vu souffrir ils voudraient qu'on ne souffre plus (je sais bien qu'ils n'ont distingué qu'une seule espèce de souffrance). Mais enfin et du moins ils commencent par là qu'ils cherchent à supprimer du monde la souffrance matérielle : qui est d'être mal nourri, mal logé, mal vêtu; ils descendent quand même à l'homme, et tel qu'il est le plus souvent à la surface de la terre, prétendant à refaire la terre, ce qui est grand. Les philosophes, les moralistes, les sociologues, tous ces esprits subtils et délicats qu'on vient de voir, ont peut-être la passion de l'homme quant à eux-mêmes : est-ce qu'ils l'ont eue quant à lui? Sinon se refuseraient-ils encore par délicatesse (ou même par probité, comme ils disent) à se poser certaines questions qui sont précisément celles que le pauvre homme se pose : « Qu'est-ce que je suis? Qu'est-ce que je fais là? » Car le pauvre homme est essentiellement un métaphysicien qui s'ignore. Il cherche confusément une explication à ce qu'il voit. Ayant faim, il se dit : « A qui la faute si j'ai faim? » et, étant seul ou malheureux : « Pourquoi est-ce que je suis seul ou malheureux? » Il cherche obscurément à discerner les causes et les causes des causes. Assis sur le talus au bord de la route ou couchés sous un arbre, à quoi pensent-ils si longtemps des fois, les bras sur les genoux et la tête en avant, ces vieux ouvriers de campagne ou ces vigneron sans ouvrage, tous ceux que je vois chaque jour aller et venir autour de moi? Ces chemineaux aussi que je rencontre, les soirs d'hiver, leur baluchon sur le dos, aux alentours de la maison de commune, et qui s'approchent de moi pour s'informer de la « passade »? Car il y a cette vieille coutume de chez nous, qui leur donne officiellement droit, tous les deux mois, deux soirs de suite, si je ne me trompe, à une assiette de soupe gratuite et à une paille dans une chambre chauffée, c'est-à-dire de quoi se remplir le ventre et de quoi dormir son saoul. La seule condition est que leurs papiers soient en règle. Ils n'ont qu'à se présenter au poste de police. Ils me disent : « Où est-ce que c'est? » portant un doigt à l'aile de leur chapeau généralement vieux, vieux eux-mêmes, et venus à cet âge où leurs forces s'en vont chaque jour un peu plus. C'était leur seul capital, et il diminue constamment de lui-même. Ils n'ont plus ainsi devant eux qu'un intérêt qui va se rapetissant chaque jour

et il sera bientôt zéro, comme il faut bien qu'ils le constatent dans le soir qui tombe, sous le vent, sous la pluie, sur les chemins glissants où ils s'en vont tout seuls, ayant mis leurs meilleurs habits (leurs vêtements de travail sont dans le baluchon), ayant quelquefois un outil sur l'épaule, et par exemple une faux démanchée. A quoi peuvent-ils bien penser? Et aux questions qu'ils se posent qui donnera une réponse? Ces vieux (pas très vieux tout de même) ces hommes de cinquante ou soixante ans, mais ces hommes sans espérance, parce que ce qui faisait leur utilité s'en va chaque jour un peu plus. Ce qu'on peut reprocher aux élites dont je parlais tout à l'heure, celles qui s'expriment, celles qui écrivent et qui ont ainsi le moyen de manifester leur existence ou leur opinion, c'est d'avoir départagé l'humanité et, ayant des loisirs, de ne s'être intéressées qu'à cette partie de l'humanité qui a elle-même des loisirs. Les Soviets s'intéressent à ceux qui n'ont pas de loisirs. Ces élites se sont détournées par politesse et bienséance, un peu comme dans un salon, de certaines interrogations qu'elles n'ont pas elles-mêmes à se poser, et qui précisément sont celles qui se posent à ceux qui n'ont pas de loisirs et parce qu'ils n'ont pas de loisirs. Les Soviets se les posent. Ces élites ont eu trop d'égards pour la pensée « bourgeoise »; et par bourgeois j'entends ici des gens pourvus de rentes ou de revenus, qui vivent dans la sécurité, qui n'ont pas à se demander, par exemple, si la société n'est pas mal faite, puisqu'ils lui doivent leur situation; qui n'ont pas à se demander, par exemple, si l'injustice n'y est pas la règle, puisqu'ils ont de bonnes raisons de ne pas la trouver injuste à leur endroit. Ces philosophes et ces sociologues ont sans le vouloir départagé l'humanité; il n'y a pour eux qu'une petite partie de l'humanité qu'ils jugent compétente en certaines matières et même pour qui ces « matières » existent, c'est-à-dire, entre autres, la métaphysique et la sociologie; — ils ne voient pas que beaucoup d'hommes ne se les posent peut-être pas, ces questions, mais les *vivent*; car elles se tiennent aux racines mêmes de leur être menacé, là où l'homme a faim, là où l'homme a froid, là où l'homme est sans amitié, sans amour, sans feu, sans vêtements, sans abri. Et cet homme se demande : « Pourquoi? » Et on lui répond, si même on daigne lui répondre : « C'est votre faute », et puis c'est tout. Lui, alors, allongé sur un lit de camp dans une chambre fermée à clé et aux fenêtres grillagées, roulé dans une vieille couverture militaire, mais il a le ventre au chaud (c'est même justement ce qui l'empêche de dormir, parce qu'il n'en a plus l'habitude), il rumine; ah! il retourne une fois de plus, tout au fond de sa tête, de vieilles pensées, c'est ça qui est beau; — ne s'exprimant pas, c'est ça qui est beau, ou par un soupir seulement ou un poing levé qui menace, mais qui menace qui ou quoi? — ne pouvant pas « dire », alors que ces autres « disent », et qu'aujourd'hui ne comptent plus que ceux qui disent : aux tribunes publiques, dans les parlements, dans les tribunaux, dans les réunions politiques, dans les quotidiens : tous ces bavards et lui muet; tous ceux qui profèrent et professent des notions apprises : ces avocats, ces députés, ces journalistes; et lui n'aurait à exprimer que des notions vécues : c'est pourquoi c'est si difficile, et puis ça ne servirait à rien.

Ces questions rudimentaires, le communisme, lui, se les est évidemment posées. Le communisme, lui, a osé être « radical ». Le communisme, lui, n'a eu aucun souci d'élégance, ni de distinction; c'est là sa force; il n'a eu aucun respect non plus pour les quelques réussites dont il pouvait trouver l'exemple dans la société qu'il se proposait de détruire. Il s'est attaqué à elle tout entière, se disant : « Tant pis pour elle et tant pis pour ce qu'elle a de bon. » Il a cru et il croit encore (peut-être a-t-il raison) qu'il n'est possible de reconstruire (car il veut reconstruire et il le montre assez) et de reconstruire sainement que sur la ruine totale d'un régime ou d'une forme de société; qu'il n'était possible de bâtir à neuf qu'une fois le vieil édifice ruiné à ras du sol et même plus

profondément, car le communisme s'est attaqué aux fondations mêmes. Le communisme prétend s'inspirer de la seule justice, et, considérant qu'un certain ordre de choses, qui est le nôtre encore aujourd'hui, est fondé sur l'injustice, c'est aux soubassements qu'il s'en est pris, faisant crouler du même coup l'ensemble de la construction. Il n'admet pas, comme la « social-démocratie », un style composite; il n'est pas réformiste; c'est en quoi il montre de la grandeur. Il aspire à un style « pur », c'est-à-dire original. Seulement, et prenons-y garde tout de suite, les réponses que le communisme apporte à telles questions essentielles ou élémentaires que l'humanité se pose sont exclusivement de l'ordre social. Les questions que le chemineau se posait encore (très obscurément) sur le plan métaphysique, le communisme les transpose et les fait retomber sur le plan terrestre et physique; il dit : « Il n'y a en pas d'autre. » Il ne dit pas et il aurait horreur de dire, en présence de certaines misères : « C'est la faute à la nature humaine »; il dit : « C'est la faute à la société. » Le communiste est essentiellement, il importe de le constater, un homme qui ne croit pas au péché originel. N'entendons pas par là qu'il ne croit plus seulement au péché originel en tant que dogme, ce qui est assez évident : voyons bien tout de suite qu'il ne l'admet même pas au titre de simple hypothèse. Non seulement, et bien entendu, il n'accepte pas l'idée de la chute ou de la déchéance de l'homme; mais encore il n'admet pas que les pouvoirs de l'homme, pour une raison ou pour une autre, soient en quelque manière limités : en quoi nous sortirions déjà du domaine de la pure théologie. Car il n'y a pas besoin d'être théologien pour constater, par simple expérience, que peut-être l'homme n'acquiert rien qu'il ne perde par là même et du même coup quelque chose, et que c'est se faire une idée bien fautive de l'homme que de croire par exemple que tout progrès technique soit nécessairement pour lui un gain. Il n'est pas du tout certain non plus que ce soit pour lui, par exemple, un gain d'aller plus vite et il serait peut-être facile de faire voir que le seul fait que tout le monde va plus vite tend à rétablir aussitôt sur le plan du relatif tout un ensemble de rapports dont l'homme prétendait s'affranchir. Il ne serait peut-être pas non plus très difficile de montrer que plus l'homme progresse dans la conquête de ce qu'il faut bien appeler ses pouvoirs seconds, qui sont d'espèce mécanique, plus il recule dans la possession de ses pouvoirs premiers, qui sont d'espèce intuitive et qu'il va sans cesse déperdant. Mais le communisme est d'un autre avis. Les échecs, les arrêts, les retours en arrière ne le découragent pas : ils ne sont pour lui que provisoires. Le communisme croit en l'homme. L'homme, pour le communisme, dispose de pouvoirs globaux, inséparables, et pratiquement illimités. L'homme gagne (ou gagnera) tout et ne perd rien. Bien entendu qu'il peut se tromper momentanément, mais son erreur même tôt ou tard doit lui permettre de se redresser. Autrement dit, l'homme se perfectionne sans cesse; autrement dit, aujourd'hui vaut nécessairement mieux qu'hier, et demain nécessairement vaudra mieux qu'aujourd'hui. L'homme est nécessairement en progrès dans toutes ses activités et c'est son progrès même qui justifie l'homme. Considérons qu'il vient seulement de paraître sur la terre. Qu'est-ce que c'est que trois cent mille ans d'existence auprès des millions d'années qu'il a encore devant lui? L'homme, tel qu'il existe aujourd'hui, vient seulement de sortir de l'enfance. Il entre seulement dans la période de pleine activité, on veut dire de pleine conscience. Il est encore sujet aux rêveries de son jeune âge, et on sait que ce qui caractérise ces rêveries, c'est tout à la fois leur mégalomanie (car à certains moments l'enfant se croit capable de tout) et leur extrême inefficacité. L'homme entre seulement dans l'âge de l'efficace. Jusqu'où ne se poussera-t-il pas? Jusqu'où ne se haussera-t-il pas, pour mieux dire, par la suite, car sa montée est verticale? Ne le voit-on pas déjà s'attaquer avec succès, parce que « scientifiquement », à la

maladie? Ne va-t-il pas bientôt s'attaquer avec non moins de succès, parce que non moins scientifiquement, à la mort? Son aboutissement ne peut être que le surhomme ou une manière d'ange.

\* \* \*

Comment une doctrine qui enseigne le néant de tout (et c'est bien le matérialisme) est-elle parvenue à en excepter le seul ordre social? Comment une doctrine si foncièrement et si essentiellement pessimiste en est-elle venue à conclure, sur le plan des destinées terrestres de l'homme, non seulement à l'optimisme, on veut dire à une vue optimiste de la vie, mais encore à une conception de l'existence, où l'enthousiasme, c'est le mot, et par exemple l'enthousiasme au travail, est non seulement recommandé, mais quasi obligatoire? Comment a-t-elle réussi, après avoir ruiné tant de croyances par un impitoyable travail d'analyse, à réintégrer dans la vie sociale, sinon la foi au sens propre, tout au moins une espèce de foi? Les postulats du matérialisme sont, en effet, infiniment tragiques. Nous sommes nés du néant, enseigne-t-il, et nous retournons au néant. Non seulement nous-mêmes, en tant qu'individus conscients, c'est-à-dire non seulement notre conscience, mais nos œuvres à nous tous, tout ce que nous avons pensé, tout ce que nous avons senti, toutes nos inventions, et toute la vie avec nous-mêmes retomberont à la nuit définitive et seront pour finir comme s'ils n'avaient pas été. On voit que ces vues, qui sont l'aboutissement elles-mêmes de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle français, ne se distinguent en rien dans leurs prémisses de celles du nihilisme qui fut fort à la mode, il y a cinquante ou soixante ans. Elles sont nées dans la fumée des cigarettes, quelque part sur les bords de la Tamise ou de l'Arve, au temps des premiers Soviets qui se tenaient alors dans des chambres d'étudiants, et volontiers entre minuit et 4 heures du matin. On voit ces messieurs frisés et barbus, gens à l'orgnon et pour la plupart d'origine sémitique, assis à dix ou douze sur des lits de camp et faisant de grands gestes avec des mains trop blanches (car ils n'étaient nullement des « ouvriers », ils étaient même tout le contraire de l'ouvrier, au beau sens du mot, étant de purs « intellectuels »). Ils discutaient de Dieu, comme on en discute déjà dans Dostoïewsky dont ils ne faisaient que prolonger les personnages, et concluaient que Dieu n'existe pas. Conclusion de la conclusion : rien n'existe. Les demoiselles étaient chastes; elles portaient des blouses à col montant. Un samovar (reste involontaire de nationalisme, car toute espèce de nationalisme par ailleurs était banni de la doctrine) chantait sur la table. Elles prenaient part à la discussion. Et, le lendemain, l'une d'entre elles s'empoisonnait avec du cyanure. *Nihil* : rien. Elles étaient belles souvent, et pleines de bonne volonté. Elles vivaient pour la plupart pauvrement; beaucoup avaient donné à la cause tout ce qu'elles possédaient. Mais elles gardaient en elles un singulier besoin d'absolu. Alors, un beau matin, elles se noyaient dans le lac (Léman) ou elles se jetaient dans la « Tamise. Tout passe et je ne peux pas vivre en sachant que tout passe » : voilà la conclusion pratique qu'elles tiraient de la théorie. Elles auraient pu, avec une nature moins noble, se laisser vivre, jouissant tout bonnement des biens qui leur étaient accordés, s'accommodant ainsi au jour le jour, comme font tant de gens, des revenus bons du relativisme, mais elles avaient des « besoins d'âme », et l'âme ne se contente pas du boire et du manger. Ce sont ces « besoins de l'âme » que le soviétisme a supprimés. Là est le tour de passe-passe. Le soviétisme nie les besoins de l'âme, ou, plus exactement, il les transpose.

C.-F. RAMUZ.

## « Vieilles races et temps nouveaux »<sup>(1)</sup>

J'aime les beaux lignages. Ce sont des arbres chargés d'exemples et, comme les grands arbres de la forêt, ils aident la forêt à se faire.

MAURICE BARRÈS.

Charles Le Goffic, prenant possession à l'Académie française, du fauteuil laissé vacant par la mort de François de Curel, posait, sans la résoudre, la question suivante : « Quel rôle est réservé à la noblesse dans notre démocratie égalitaire et cette moribonde, dont Vigny, il y a cent ans, se flattait d'avoir prononcé l'oraison funèbre? Peut-elle espérer de survivre ou n'a-t-elle plus qu'à mourir en beauté comme avait dit Mérimée avant Ibsen ? » Curel, lui-même, dans les *les Fossiles* ne voyait plus d'autre avenir pour la vieille aristocratie qu'une belle fin. « Il me semble, dit-il, que la noblesse a fait son temps. On l'a trop recrutée par l'or, trop peu par le talent... Avant qu'elle disparaisse, il faut que, par un pieux mensonge, ses derniers représentants laissent la même impression de grandeur que les gigantesques fossiles qui font rêver aux âges disparus. »

Cette manière de considérer le problème aristocratique en insistant surtout sur le passé, en rejetant dans les siècles écoulés l'âge d'or d'une institution démodée ne permet certainement pas de le comprendre sous son vrai jour. Vigny, Mérimée, Ibsen, Curel et combien d'autres ont tiré de leur imagination ou de leur expérience de la noblesse des matériaux singulièrement évocateurs de la vie humaine, ils ont mis en lumière les résultats spécifiquement humains d'une éducation héréditaire, ils ont trouvé pour modeler leurs œuvres d'art ce que Keyzerling appelle *das Menschliches als solches* (2), plus parfaitement dégagé dans certains milieux sociaux. Mais ils n'ont pas considéré l'aspect organique du phénomène aristocratique, son véritable caractère social.

Le duc de Lévis-Mirepoix s'attache au contraire (dans plusieurs de ses ouvrages et particulièrement dans celui-ci) à pénétrer, à la suite de Burke, la nature de l'institution et les fonctions qu'elle doit normalement remplir; il l'examine comme un élément de l'histoire des sociétés et c'est dans cet esprit qu'il a conduit une enquête sur le sort actuel des familles historiques de l'ancien empire austro-hongrois. Cette enquête doit, dans ses projets, être suivie d'une série d'autres études, destinées à fonder sur une expérimentation scientifique une théorie permettant de mieux comprendre l'évolution sociale et surtout de la mieux guider. Il ne s'interdit cependant pas de noter dès à présent une caractéristique fondamentale de l'aristocratie historiquement développée : « C'est, dit-il, le maintien dans une postérité d'un résultat acquis afin, selon l'esprit de la société, de multiplier le pouvoir d'utilité des descendants. C'est une économie d'efforts... » Cette même idée avait déjà été exprimée par lui dans *le Seigneur inconnu* : « Je vois, disait-il, dans une famille qui dure, une expérience qui a réussi. Quelle rage vous tient de faire et de défaire, et ne sentez-vous pas que par la connaissance des ancêtres et le pressentiment de la postérité une vie humaine peut se déployer sur des siècles », si bien que chaque individu d'une lignée se considère comme « un moment d'une lente énergie séculaire ».

Le besoin de durer est une explication psychologique profonde

(1) DUC DE LÉVIS-MIREPOIX, collection *Les Problèmes Contemporains*. Ed. Maurice d'Hartoy, Paris, 1935.

(2) KEYZERLING, *Das Spektrum Europas*, p. 236.

de cette formation de classes héréditaires que l'histoire a tant de fois détruites pour les voir se reformer chaque fois que leur disparition eut entraîné l'effondrement des sociétés qu'elles soutenaient. La lutte contre la mort, innée au cœur de l'homme, lui donne la hantise de se survivre dans un successeur de son action, formé à sa mentalité, initié à ses secrets, participant à la foi de sa pensée et de sa race. Le père de famille désire par un instinct profond voir son œuvre reprise après sa mort, consolidée et continuée par un fils de son sang. D'autre part, la suite héréditaire d'une lignée d'hommes remplissant le même rôle constitue une expérience heureuse et revêt les caractères d'une institution bienfaisante et immémoriale; elle jouit, de la part du peuple, d'un respect et d'un prestige naturellement acquis à toutes les créations du temps. Dans la vie sociale, la division du travail, fondée sur l'inégale répartition des talents entre les hommes, crée nécessairement des chefs; ceux-ci, dans l'exercice de leur fonction, éprouvent ce besoin de survie, cet instinct de durée, qui les poursuivent dans toute leur activité, et peu à peu leur métier se fait héréditaire avec le consentement silencieux de ceux qui les entourent et qui désirent être bien conduits. L'expérience des peuples confirme que le penchant naturel de l'humanité à diviser son activité non seulement entre des individus, mais entre des séries héréditaires d'individus (c'est-à-dire des classes), procure un meilleur rendement de la vie de société. L'apprentissage de la vie est long et onéreux; il diffère selon la fonction que chacun doit remplir; la distinction en classes sociales, qui n'est qu'une consolidation de la vie familiale, permet de donner à chaque individu, à la fois, une formation morale et une structure physique en harmonie avec son rôle à l'égard des autres hommes.

Les idées de notre temps, qui ont détruit tant de choses, n'ont pas permis à l'institution aristocratique de conserver son caractère. Sans aller jusqu'à justifier les prophéties pessimistes de Burke, déclarant aux Français de la Révolution: « La prochaine génération de votre noblesse ressemblera à ces charlatans et à ces bateleurs, à ces hommes d'affaires, à ces usuriers et à ces Juifs qui seront toujours ses compagnons et quelquefois ses maîtres (1) », les descendants de l'ancienne aristocratie européenne ont perdu avec les fonctions qui leur ont été enlevées une grande partie des qualités indispensables pour les exercer. Il est permis de croire qu'un nombre relativement considérable des grandes familles d'autrefois disparaîtront, si elles n'ont déjà disparu, du cadre des dirigeants de la société humaine; d'autres races de chefs les remplaceront sans nul doute.

Provisoirement, les anciennes familles se contentent généralement de « conserver le dépôt de la délicatesse et de l'élégance sociales », selon l'expression du duc de Broglie (2). C'est l'aspect particulier que révèle l'enquête menée dans les États successeurs de la double monarchie par le duc de Lévis. « Il est naturel, remarque-t-il, que les familles qui ont la plus ancienne pratique de la vie de société rendent à celles qui s'élèvent à leur tour le service non de créer — car cette création est lente et insaisissable et appartient à tous autant qu'à personne — mais de tenir à jour la loi non-écrite des usages. » Cette mission, considérable sans doute, est cependant bien étroite pour les héritiers des grands féodaux; elle ne suffit qu'aux institutions et aux races prêtes à disparaître et à remettre en d'autres mains les emblèmes de l'autorité. Mais, elle manifeste par son ampleur relative les risques de notre temps et signale ce tournant de l'histoire que notre génération doit vivre.

\* \* \*

Le reportage du duc de Lévis nous entraîne d'Autriche en Hongrie et de Hongrie en Bohême. Dans tous les domaines héréditaires de la couronne des Habsbourg nous retrouvons des familles nobles beaucoup plus proches de leur rôle de direction politique et sociale qu'elles ne peuvent l'être dans nos pays. La Révolution n'a achevé son œuvre à leur égard que dans le cours de la vie de la génération présente. Par ailleurs, le réalisme de ces gentilshommes à l'égard des problèmes sociaux de notre temps est singulièrement vivace; il ne nous est pas permis d'oublier que tout le mouvement social catholique a pris naissance dans leurs rangs et qu'ils n'ont guère été infectés eux-mêmes par l'égoïsme individualiste du romantisme.

Leur sens corporatif les a même amenés à fonder en Autriche, sous la présidence du duc de Hohenberg, une sorte de société de secours mutuels de la noblesse. Cette Association de la Noblesse qui, d'ailleurs, dérive naturellement des idées d'un Vogelsank ou d'un Blome, permet aujourd'hui à cette classe sociale de maintenir l'essentiel de ses traditions, malgré la véritable misère d'un très grand nombre de ses membres.

Une autre caractéristique de l'aristocratie des États successeurs, c'est son attachement à la terre. Elle était et elle est encore profondément enracinée dans le sol national; cet attachement même rend plus poignant le drame de la réforme agraire, qui a arraché la terre aux grands propriétaires pour la distribuer aux paysans d'une manière fréquemment arbitraire et antiéconomique. C'est ce qu'exprimait le comte Karolyi, ancien président du Conseil hongrois: « Le paysan, devenu subitement propriétaire d'un petit domaine, a un sort précaire. Il n'a pas de réserves pour faire face aux mauvaises années. Il recueille toute la récolte, mais il supporte toute la perte. Sur les grands domaines, organisés comme ils l'étaient, vivaient des multitudes d'ouvriers et d'employés depuis plusieurs générations. Les familles n'avaient pas à se préoccuper de ce que l'année fût bonne ou mauvaise. Leur avenir était sûr. L'étendue de ses réserves et de ses domaines permettait au propriétaire de faire les compensations nécessaires. C'était un patriarcat. Le grand domaine supprimé, voilà autant de chômeurs à la charge de l'Etat. »

\* \* \*

Ces observations recueillies ne donnent cependant pas tous les résultats que l'introduction doctrinale de l'auteur permettait d'espérer. Elles constituent un reportage trop hâtif pour revêtir les caractères d'une monographie, comme l'entendait Le Play. Les renseignements qui nous sont rapportés reflètent surtout les raffinement de la vie de société; ils ne permettent pas d'apercevoir suffisamment l'action directe sur les hommes qui incombe naturellement aux élites. Mais le grand mérite de cet ouvrage réside dans la recherche même qu'il entreprend, dans l'accent qu'il met sur un point déterminé de l'évolution organique des sociétés. On s'est trop habitué à regarder ce sujet comme un sujet odieux; on en a trop parlé comme d'une vanité méprisable. « Il est bien plus facile, nous dit Morley, de louer l'absolutisme ou la démocratie que l'aristocratie. » L'heure est venue cependant d'y réfléchir. Nul n'ignore aujourd'hui que le monde est pauvre en élites. Il est permis de se demander si cette pauvreté ne dérive pas du système égalitaire et *afamilial* qui préside à l'éducation des contemporains. Le problème n'est pas de constituer un régime qui permette aux génies de se développer librement; les génies n'ont besoin d'aucun régime; ils vivent en marge des régimes. Mais il importe de répondre d'une manière harmonieuse et durable aux besoins de direction et de discipline que la vie sociale suppose, de lui fournir non pas un dictateur mais des chefs qui se substituent naturellement les uns aux autres lorsque les circonstances ou la

(1) BURKE. *Réflexions sur la Révolution française*.

(2) *Souvenirs du duc Albert de Broglie*, tome II, p. 156.

mort viennent éprouver leurs rangs. N'est-il pas permis de supposer qu'en cette matière l'expérience du passé, objectivement considérée, peut répondre à notre inquiétude.

BARON SNOY D'OPPUERS.

## L'Italie en Afrique

Les affaires coloniales de l'Italie sont à l'ordre du jour. Elles ont été l'un des principaux objets des conversations franco-italiennes de Rome. Le Conseil de la Société des Nations s'en est occupé à Genève à propos du conflit d'Ethiopie. Par un retour curieux de l'Histoire, elles reviennent sur le tapis au moment où la lutte pour le renversement de l'équilibre établi par les traités de paix bat son plein, et que le rapport des forces entre les grandes puissances est de nouveau en train d'être renversé.

L'origine de l'empire colonial italien remonte, en effet, à une époque particulièrement trouble d'avant-guerre et marque le début d'une suite d'événements qui, de proche en proche, conduisirent l'Europe à la catastrophe mondiale de 1914.

L'Italie a toujours rêvé de la résurrection de l'empire africain de Rome, ne fût-ce que sous une forme réduite. Ses yeux se tournaient surtout vers la côte septentrionale de l'Afrique, entre la Tunisie française et l'Egypte britannique. La Cyrénaïque et la Tripolitaine étaient les seules terres du continent noir à la portée de la main d'Italie qui restaient encore « disponibles ». Le sultan de Constantinople n'y exerçait qu'une vague souveraineté.

Le premier pas fut fait en décembre 1887, lorsque l'Italie conclut une « entente méditerranéenne » avec l'Angleterre, entente communiquée et approuvée par l'Autriche. L'Italie s'engageait à appuyer la Grande-Bretagne en Egypte. En revanche, celle-ci s'obligeait à seconder une action éventuelle de l'Italie dans la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Rome manifestait ainsi aux yeux du monde ses visées coloniales.

L'extension et la consolidation des positions françaises au Maroc et en Tunisie donnaient droit à l'Italie à une compensation. Elle devait la chercher en Tripolitaine. En 1890, le président du Conseil Crispi s'adressa à deux reprises au Premier britannique, lord Salisbury, pour plaider la cause coloniale de l'Italie. « Dans l'intérêt de la Grande-Bretagne, disait-il, et pour compenser l'effet du protectorat établi par la France en Tunisie, il serait bon que l'Italie s'emparât de la Tripolitaine ». Lord Salisbury reconnut le bien fondé de la démarche italienne. L'Angleterre n'avait aucun intérêt à ce que la Méditerranée devînt un lac français. Néanmoins, il recommanda la patience aux Italiens en ces termes expressifs : « Le gouvernement italien obtiendra Tripoli, mais le chasseur doit tirer le cerf lorsqu'il est à portée, afin qu'il ne puisse s'enfuir, au cas où il serait blessé. »

L'Italie se conforma à ce sage conseil, sans perdre cependant son temps; elle s'employa notamment à assurer ses droits théoriques sur la Tripolitaine. Une disposition spéciale du traité de la Triple-Alliance obligeait l'Allemagne et l'Autriche à laisser les mains libres à l'Italie en Tripolitaine. Le 30 juin 1902, l'Italie avait en outre obtenu de Vienne une déclaration secrète, par quoi le gouvernement austro-hongrois « n'ayant pas d'intérêt spécial à sauvegarder dans la Tripolitaine et la Cyrénaïque » se disait « décidé à ne rien entreprendre de ce qui pourrait contrecarrer l'action de l'Italie ».

\* \* \*

A la veille de la crise marocaine, l'Italie se trouvait ainsi couverte du côté de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Autriche. Il ne lui restait plus que d'obtenir le consentement de la France et de la Russie pour procéder à la réalisation de son rêve colonial.

Pour ce qui est de la France, l'occasion se présenta lorsque son ministre à Rome, Barrère, ouvrit les négociations avec le gouvernement italien, qui devaient aboutir à une entente garantissant à la France, en cas d'agression allemande, la neutralité italienne. L'Italie ayant déclaré son désintéressement du Maroc, la France en fit autant au sujet de la Tripolitaine.

Quant à la Russie, la chose ne fut réglée qu'en 1909, lors de la rencontre, à Racconigi, en octobre de cette année, du tsar et du roi d'Italie. Dans un accord secret signé à cette occasion, la Russie et l'Italie déclaraient qu'elles devaient s'employer, en première ligne, au maintien du *statu quo* dans la péninsule des Balkans; que cependant, le cas échéant, elles y favoriseraient, à l'exclusion de toute action étrangère, le développement des Etats balkaniques; qu'elles s'opposeraient, par une action diplomatique commune, à toute politique contraire. En outre, l'Italie s'engageait à considérer avec bienveillance les intérêts russes dans la question des détroits, et la Russie les intérêts italiens en Tripolitaine et en Cyrénaïque.

Et pourtant, ainsi que le note Raymond Poincaré dans ses *Mémoires*, Iswolsky n'avait pas caché à Tittoni qu'il craignait qu'une expédition italienne ne retentît sur la situation générale dans le Proche-Orient. Il était possible, avait-il dit, qu'une guerre contre la Turquie provoquât l'intervention de l'un ou de l'autre des Etats balkaniques, ce qui risquerait d'amener un nouveau pas en avant de l'Autriche-Hongrie.

\* \* \*

Ce fut le contraire qui se produisit. Le pas en avant que craignait l'homme d'Etat russe, l'Autriche-Hongrie le fit en profitant d'une autre occasion, la révolution des Jeunes-Turcs (1908) pour annexer la Bosnie et l'Herzégovine. Le contre-coup en fut très fâcheux en Italie. D'un trait, l'espoir de faire de l'Adriatique un lac italien s'envolait, puisque la côte orientale de cette mer devenait désormais inaccessible à l'Italie. Aussitôt l'importance de la Tripolitaine grandit à ses yeux.

Le terrain diplomatique étant soigneusement préparé de tous côtés, l'Italie n'avait qu'à attendre « que le cerf soit à portée pour tirer ». Les événements rendaient le chasseur italien de plus en plus impatient. Mais finalement, il put arriver à ses fins.

Le 25 septembre 1911, le gouvernement italien, après avoir averti les puissances de ses intentions, prit comme prétexte que des Italiens avaient été insultés et molestés dans les ports tripolitains, et remit à la Porte, par son chargé d'affaires à Constantinople, une note de protestation demandant une réponse dans les vingt-quatre heures.

Le gouvernement turc s'empressa de répondre par une offre de garanties économiques. Mais ce n'était pas cela qu'il fallait à l'Italie. Aux propositions turques, Rome répondit par un ultimatum, où elle annonçait sa résolution d'occuper militairement la Tripolitaine.

La Turquie eut beau protester. Les puissances, liées par les accords qu'elles avaient conclus avec l'Italie, ne pouvaient que conseiller aux Turcs la résignation. Aussi, la démarche italienne ne rencontra aucune objection. On laissa à l'Italie toute liberté pour se donner enfin un empire colonial. La guerre italo-turque éclata.

Les troupes italiennes avaient à peine pris possession d'une partie de la côte africaine que le gouvernement italien proclama l'annexion de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

Or, la guerre se révéla plus dure qu'on ne l'avait pensé à Rome. Les troupes italiennes se trouvaient dans l'impossibilité de briser la résistance des Arabes qui, conduits par des officiers turcs, menaient une « guerrilla » meurtrière. C'est ainsi que l'Italie se vit contrainte de porter la guerre dans la mer Egée pour frapper directement la Turquie.

Du coup, la guerre coloniale de l'Italie se transposa sur le plan européen. Les risques d'un conflit général s'aggravèrent, d'autant plus que les hostilités se prolongeaient. Les chancelleries européennes commencèrent à s'alarmer. L'ambassadeur d'Allemagne

à Constantinople, mieux placé que quiconque pour connaître l'état de faiblesse de la Turquie, craignait surtout le déclenchement d'une guerre dans les Balkans, dont l'issue fatale serait le démembrement de la Turquie.

Cette crainte n'était que trop fondée. Les pays balkaniques, encouragés par la défaite de la Turquie et poussés par la diplomatie russe, prirent à leur tour les armes contre la Turquie. La guerre balkanique éclata. Cette guerre qui, se liant directement à la guerre italo-turque, déclencha finalement le conflit mondial.

E.-N. DZELÉPY.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### « Histoire de la philosophie médiévale »

J'ai dit dans un précédent article que la science historique est spécialement redevable à M. De Wulf d'avoir mis en pleine lumière ce fait historique; le Moyen-âge a possédé une philosophie propre, autonome, qui sert de chaînon entre l'antiquité finissante et l'aube des temps modernes.

De cette autonomie il existe un indice curieux relevé par l'auteur, l'iconographie. Dans les cathédrales de Laon et de Sens, elle est sculptée à part, telle qu'elle fut décrite par Boèce; dans la grande verrière d'Auxerre, comme dans les miniatures de l'*Hortus Deliciarum*, elle occupe le lobe central autour duquel se concentrent sept autres lobes figurant les Arts libéraux; sur le pavement en mosaïque de la cathédrale d'Ivrea, Dame Philosophie se situe également au milieu des sept arts.

Sur la vaste fresque, lumineuse et variée, trame serrée où s'insèrent des fils d'or, parmi la multitude des ouvriers de la pensée qui y sont représentés, je voudrais signaler ici les figures rayonnantes des principaux maîtres.

Appelé à la révision de l'éternel procès d'Erasmus, à l'occasion d'un livre dont un chapitre fut donné ici même, il m'est devenu évident que la thèse fondamentale de l'humanisme érasmien qui consiste à faire table rase de toute la philosophie du moyen âge trouvait dans l'ouvrage de M. De Wulf la plus splendide réfutation.

Mon but est simplement de laisser entrevoir à la foule des esprits cultivés les incalculables richesses que renferme ce maître livre. La clarté en est la qualité souveraine, même dans les parties les plus abstruses. Trois périodes distinctes partagent le tome I : la première, du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle : la philosophie médiévale s'inaugure avec saint Augustin, le Pseudo-Aréopagite, et Boèce, l'initiateur de l'aristotélisme chrétien.

Deuxième période, du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, la philosophie médiévale s'organise avec Scot Erigène et saint Anselme.

Troisième période, le XII<sup>e</sup> siècle, où bouillonnent les écoles, où surgit Abélard, où s'annoncent les grandes systématisations.

Du milieu des écrivains latins qui servent de traits d'union avec l'antiquité et dont le plus connu est Macrobie, de quelle grâce s'auréole ce sympathique génie d'Augustin! Dans la littérature, il est le premier des « intimistes », créateur du genre d'introspection; « Sa vie, dit finement M. De Wulf, est brodée dans ses œuvres »; sa philosophie, partout disséminée, s'essore en lyrisme et comme naturellement prend les ailes de Platon; mais il le corrige, le complète, le transfigure. Les « Idées » que le philosophe de l'Académie

plaçait à côté de Dieu, Augustin les découvre en Dieu même, dans la perfection infinie de sa science, dans l'intuition même que Dieu a de son essence, impliquant toutes les essences limitées possibles, pâles imitations tirées en quelque sorte par Dieu et hors de Lui sur l'Exemplaire de son infinie perfection. C'est la belle théorie de l'Exemplarisme qui met sur tout créé, substantiellement distinct du Créateur, comme un reflet, lointain, tant qu'on voudra, mais un reflet cependant de son infinitude.

Le Dieu d'Augustin dont la contemplation s'accompagne toujours d'élan d'adoration et d'amour, Dieu, pivot de toutes les spéculations, se retrouve chez cet autre néo-platonicien, le Pseudo-Aréopagite que d'aucuns s'obstinent encore à identifier avec l'Aréopagite du même nom converti par saint Paul. Si Augustin a été le principal véhicule de la pensée grecque, s'il est lui-même révérend par les siècles, le Pseudo-Aréopagite est le seul Byzantin qui se soit imposé aux écoles du monde latin, le seul « devenu Occidental par adoption ». Il monte vers Dieu par deux voies, la voie positive qui lui attribue toutes les perfections, que révèle la considération des créatures; la voie négative, qui corrige par la transcendance les imperfections inhérentes aux attributs créés.

Boèce, au V<sup>e</sup> siècle, est un grand nom et qui marque une date. N'est-ce pas pour s'être prononcé contre l'arianisme que soutenait Théodoric, roi des Ostrogoths, qu'il fut mis à mort après une longue incarcération à Pavie où il écrivit son livre émouvant : *De Consolatione philosophiae*, impérissable modèle de tant d'ouvrages sur le même thème? C'est par lui incontestablement que l'aristotélisme s'est déversé sur l'Occident. Représentant attiré de la culture humaniste et philosophique, il est le fondateur d'un système de morale et de philosophie. La créature n'est pas l'être pur, elle n'est qu'une image de l'être. Dieu, Être pur, et le créé sont donc irréductibles. Est-ce qu'il voit dans le créé une composition d'essence et d'existence, se combinant « avec la distinction de la matière » — élément indéterminé — et de la forme, élément déterminant? M. De Wulf pense que pour y reconnaître cette dernière précision, il a fallu, sans excepter saint Thomas, solliciter les textes. Mais, par ailleurs, il est manifeste que Boèce est l'adversaire du monisme, « que sa métaphysique est ancrée au roc du pluralisme ».

Autour de Boèce et après lui, du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, intellectuels plus enclins à récapituler le savoir acquis plutôt qu'à philosopher *ex professo*, apparaissent des esprits d'ailleurs éminents, d'origine celtique, ou germanique : Grégoire le Grand, Isidore de Séville, Bède, Alcuin, Rhaban Maur.

Jean Scot Erigène, Irlandais, né entre 800 et 815, vécut en Gaule au temps de la culture carolingienne, brilla notamment à la Cour de Charles le Chauve. Il faut, avec l'auteur, distinguer chez Scot le théologien et le philosophe. Le théologien est le père du rationalisme médiéval qui prétend établir les données du dogme sur les fondements de la raison, ce qui l'entraîne à des interprétations assez déconcertantes et ouvrira la voie au rationalisme hérétique.

Le philosophe est d'envergure : par la voie des recherches rationnelles, il aboutit à une doctrine philosophique de l'Être suprême. Son grand ouvrage : *De Divisione naturae* est une construction ordonnée et unifiée du réel comme tel où il étudie pour eux-mêmes les êtres finis qui sont hors de Dieu, ombres par rapport à Lui, réalités en soi. Scot étage ensuite les genres et les espèces d'après le rythme typique d'un réalisme exagéré. Enfin, il fait tout retourner et rentrer en Dieu, Cause suprême qui attire à soi tous les êtres par sa Beauté.

La question brûlante est de savoir si la métaphysique du *De Divisione naturae* est un monisme panthéistique ou un pluralisme. Il est certain que beaucoup d'historiens ont fait de Scot un panthéiste. M. De Wulf, obligé de reconnaître en Scot un philosophe objectiviste, comme tous ceux du Moyen âge, et de distinguer dans son œuvre des textes monistes et des textes pluralistes, en arrive à démontrer avec une merveilleuse souplesse, en précisant les limites de l'unité enveloppante et, d'autre part, les insuffisances ou lacunes que Scot a laissées dans sa description de l'unité, qu'il n'a pas versé dans le panthéisme, mais qu'il a pu le donner à penser. Il reste que le *De Divisione* est une remarquable systématisation et que l'influence de ce géant de la pensée, si isolé qu'il paraisse, fut considérable.

Après les champions du réalisme outré ou modéré qui prennent part à la dispute sur les universaux — est-ce qu'il y a une réalité objective derrière les notions de genre, d'espèce? — après les canonistes, les juristes, les théologiens du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, surgit en 1098 celui qui sera saint Anselme, né à Aoste, abbé du Bec, archevêque de Cantorbéry. Sa métaphysique se résume en une vaste théodicée. Sa doctrine centrale est Dieu cause exemplaire, cause efficiente, cause finale du monde visible et du monde intelligible. Il part de haut, cet aigle de la pensée, il explique le créé par l'incréé. Quelle joie le lecteur éprouvera de voir remise en honneur la superbe envolée de l'argument anselmien de l'existence de Dieu, lavé au moins de l'accusation d'ontologisme, à ce point que la psychologie l'admire, si même la froide logique le repousse. Il ne s'agit pas d'enfermer dans un syllogisme cet élan mystérieux qui part de l'idée de l'Infinie Perfection, fait primordial, pour s'élever jusqu'à l'affirmation de son Existence.

Maurice De Wulf rend justice aussi aux Chartrains, suspects de pencher vers le monisme. « Contemplateurs sereins de l'ordre des essences, ils ont à peine effleuré le problème du devenir. Le monisme absolu ou le panthéisme est étranger à leur génie. »

De toutes les réhabilitations, la plus curieuse est celle de Pierre Abélard. L'amant d'Héloïse, qui s'infligea le cruel châtement de sa passion, le fascinateur de la jeunesse de son temps fait de plus en plus figure de grand homme. Ce preux de la dialectique, ce chevalier féodal de la philosophie, à mesure que les découvertes de ses œuvres le font mieux connaître, prend, devant l'histoire, un air génial. Cet esprit extrême a souvent rencontré la juste mesure. Il a fait prévaloir le réalisme modéré, trouvé la solution de problèmes qui tourmentaient les philosophes depuis des siècles, le problème des universaux, le problème de la connaissance; il a mis la raison au service de la théologie et, si l'application de ses principes à la Trinité lui a valu les terribles attaques de saint Bernard et la condamnation du Concile de Sens, il paraît bien aujourd'hui que ces principes étaient inattaquables.

Il faut bien s'arrêter dans la visite de cette galerie si étonnamment variée où trouvent place aussi Gilbert de la Porée, les Victorins, Isaac de Stella, Alcher de Clairvaux, Alain de Lille, ce *Jean de Salisbury*, si profondément sympathique, « avec qui s'ouvre la longue série des intellectuels anglais à la fois hommes d'État, hommes d'église, humanistes, philosophes, écrivains.

Pour n'en montrer qu'un aspect : c'est lui qui a écrit la première philosophie de l'État, marqué la distinction entre le prince, soumis à la justice, et le tyran qu'il y a non seulement honneur, mais obligation à supprimer! Son *Polycraticus* rassemble les matériaux que reprendront les philosophes du XIII<sup>e</sup> siècle pour les cimenter, dit l'auteur, par des joints métaphysiques.

Il y a aussi, en repoussoir, les matérialistes, les dualistes ou néo-manichéens, Albigeois et Cathares, les panthéistes, tels que Joachim de Flore, Amaury, et ce David de Dinant aux grossiers sophismes duquel Albert le Grand et Thomas d'Aquin ont apporté une extrême attention.

Les études synthétiques par lesquelles se termine ce livre (in-8<sup>o</sup> de 319 pages, édité à Louvain, Institut supérieur de philosophie, place Cardinal-Mercier, 7, et Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, place de la Sorbonne, 6) tracent la courbe d'évolution de la Scolastique, marquent les facteurs du progrès, les uniformités doctrinales aspirant à la systématisation parfaite, caractérisent sa tendance générale par l'horreur du monisme et du matérialisme, décrivent les harmonies extrinsèques de la philosophie médiévale avec la civilisation que reflète l'organisation scolaire, avec la religion qui lui imprime un caractère religieux, dessinent enfin les rapports de la philosophie avec la théologie, où la juste autonomie de l'une n'exclut pas la primauté de l'autre, où l'accord s'établit par de mutuels services.

J. SCHYRGENS.

## La Semaine

(Suite de la page 1)

Quel dommage, à ce propos, que M. Paul Crokaert, qui sait, lui, parler au peuple, s'égare de plus en plus dans une aigreur et une hypercritique également déplorables.

*La plupart de ces pays à situation améliorée — écrivait-il, hier, dans le Soir — sont ceux du dollar ou du « bloc sterling ». Ceux du « bloc or » sont au plus bas : Belgique, Hollande, Suisse, France. Ils ne sont, les pauvres! comparables qu'à la Lithuanie, l'Uruguay et le Venezuela. Assez pauvre compagnie, comme on le voit. En Belgique, nous avons donc misé sur la mauvaise carte. Notre pays, qui n'est qu'un port (Anvers) entouré d'un petit hinterland industriel et d'un potager, doit pratiquer une politique « atlantique » plus encore qu'une politique continentale. Il doit regarder ce qui se passe sur la Tamise, et non point sur la Seine.*

Mais, en 1926, nous avons... dévalué!! Et ce fut un rude coup pour l'Angleterre à laquelle notre industrie fit, pendant des années, une concurrence victorieuse. Seulement ce n'est pas *exprès* que nous stabilisâmes à 175 francs!

Quelques années plus tard, la Livre sterling, à son tour, croula, malgré les efforts désespérés de la Cité. Et l'Angleterre, tirant un certain bien d'un très grand mal, voit son industrie moins concurrencée par l'étranger. Notre politique « atlantique » — reconnaissons que M. Crokaert trouve les mots — demande-t-elle, en ce moment, que les possesseurs de francs soient expropriés dans l'intérêt commun? Derrière la logomachie de M. Crokaert se pose ce problème-là. Qu'il y réponde clairement?

La France et l'Angleterre vont, une fois de plus, causer. Il s'agit de savoir comment on empêchera la Prusse de tenter un nouveau coup. M. Paul Struye s'obstine à dire aux lecteurs du journal catholique le plus lu en Belgique que la paix dépend, non



pas de la Prusse, mais de la France. Évidemment, et le P. Sertilanges le rappelait lundi dernier au Jeune Barreau de Bruxelles, tout peut se dire et tout peut se contredire, mais... avec plus ou moins de raison. Prétendre que le réarmement de l'Allemagne s'est intensifié *parce que* la France s'est refusée à légaliser ce réarmement est proprement absurde. L'Allemagne réarme pour être la plus forte. Tous les accords du monde, tous les chiffons de papier n'y eussent rien changé et n'y changeront plus rien.

*L'Europe* — écrit M. Paul Struye — *se trouve devant un dilemme : ou bien limiter les armements au niveau actuel, sous un contrôle international permanent, ou bien poursuivre une course aux armements ruineuse et stérile qui assurera d'ici peu la suprématie décisive des forces allemandes.*

*Entre ces deux solutions, l'opinion publique mondiale ne saurait hésiter. L'une assure la stabilité de la paix. L'autre, hélas ! maintient en permanence les plus graves dangers de conflit armé.*

*La décision dépend de la France.*

NON, LA DÉCISION DÉPEND DE LA PRUSSE. Et nous ne cesserons de dire et de répéter qu'il est insensé et néfaste de détourner l'attention du grand et seul coupable : le Reich. M. Struye égare ses lecteurs. Oh ! il a pour ses critiques le plus profond dédain. Il les ignore. Les faits eux-mêmes ne l'émeuvent pas. Mais nous ne cesserons de déplorer ici qu'un journal aussi influent que la *Libre Belgique* imprime d'aussi solennelles sottises que celle qui affirme que le réarmement du Reich, que la course aux armements déclenchée par le Reich, c'est à la France qu'il faut les reprocher...

M. Struye admet que cette course aux armements assurera d'ici peu la suprématie décisive des forces allemandes. Qu'il nous dise donc quelle forme de contrôle international permanent serait capable d'empêcher le Reich de pousser son réarmement — que rien, ni personne, aucun accord, ni aucun contrôle n'ont arrêté — jusqu'à cette suprématie décisive. Puisqu'on n'a pas fait la guerre préventive pour empêcher la Prusse de réarmer, il est bien sûr qu'on ne la fera plus pour punir cette Prusse de ne pas stabiliser ses armements au niveau actuel et de ne pas se soumettre à un contrôle international permanent.

Il ne reste qu'à s'unir en face d'une Prusse qui ne s'inclinera que devant la force. Que Paris, Londres, Rome et Bruxelles soient d'accord pour rester forts et pour repousser ensemble une nouvelle agression... et la paix sera « imposée » à l'Allemagne hitlérienne.

## Conférences Cardinal Mercier

16<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

8<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 5 février**, à **5 heures** (Salle Patria) par

**M. RENÉ BENJAMIN**

SUJET :

**LA FIN D'UNE SOCIÉTÉ!...**

Cartes particulières pour cette conférence : 10 et 15 francs.

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre



# DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES

# LOOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

**Capital : 320,000,000 francs**

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Rolly, 70, Ixelle.

## Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 1153  
CAPITAL : frs 40.000.000  
RÉSERVES : frs 85.748.575,18  
FONDS SOCIAL : frs 105.748.575,18  
Siège Social : ANVERS Siège de Bruxelles  
35, rue des Tanneurs - 24 place du Moir 44, Boulevard du Rogent, 44  
Tél. N° 302.30-302.31 Tél. Nos 22 44 97 - 22 84 64  
SUCOURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101  
**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**  
Obligations Foncières :  
Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,80 % NETS  
correspondants à des taux bruts de 3,80 %, 5 % et 5,50 %  
Agences dans les villes et les principales communes du Pays  
LOCATION DE COFFRES-FORTS 67

## Colles à froid "LYBBS"

reconnues officiellement les plus résistantes— Insensibles à l'humidité et à la chaleur : bois contreplaqués, placages, parquets, meubles, pianos, avions, carrosserie, cartons, etc

## "Les Fils d'Alfred Traus"

150, rue Vanderlinden, Bruxelles  
Tél. : 15.07.18. Adr. tél. Synthèse-Brux.

## Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93 Siège social : ANVERS BRUXELLES  
rue d'Arenberg, 19 Avenue du Midi, 9

**OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET**

**BONS DE CAISSE 4 % NET**

garantie exclusivement par des

**PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

en 1<sup>er</sup> rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

## FERD. ORBAN Entrepreneur de Travaux Publics

Membre de l'Association professionnelle  
des Entrepreneurs de maçonnerie et béton armé  
17, rue de la Justice, LIÈGE

Compte chèques-Postaux 32361. Téléphone 10694  
Reg. Com. Liège n° 657